SOPHIE,

OU

LA MALADE QUI SE PORTE BIEN,

COMÉDIE EN TROIS ACTES,

MELÉE DE VAUDEVILLES,

PAR EMMANUEL DUPATY.

REPRÉSENTÉE pour la première fois, sur le Théâtre du Vaudeville, le 19 pluviose an 10. (8 février 1802.)





A PARIS,

Chez Mad^e. MASSON, Éditeur de Pièces de Théâtre, rue de l'Echelle, n°. 558, au coin de celle Honoré.



AN X. — 1802.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
SOPHIE DE SAINT-ANGE, pupille de M. Dorfeuil,	Mde. HENRY-BELMONT.
DORFEUIL, ancien procureur, son tuteur,	CHAPELLE.
Mlle. BRUNO, gouvernante de Sophie,	Mde. BODIN.
GRIFFARD, intendant de Dorfeuil,	CARON.
FRANÇOIS, portier de Dorfeuil,	HYPPOLITE.
Un Valet de M. Dorfeuil,	CHENIER.
FORMOND, oncle de Linval,	VERTPRÉ.
LINVAL, son neveu, je. colonel,	HENRY.
GERMAIN, valet de Formond,	CARPENTIER.
Un Médecin.	EDOUARD.
Deux seconds.	
ANNETTE, } jeunes suivantes de Sophie.	Mde. ARSENE.
CECILE, } jeunes suivantes de Sophie.	Mde. CAROLINE.
Valets de M. Dorfeuil.	
Jardiniers de M. Dorfeuil.	
CHŒUR de jeunes filles.	

AVIS.

Il n'y a d'Édition avouée par l'Auteur, que celle dont les Exemplaires sont signés par l'Editeur. Elle poursuivra les Contrefacteurs, conformément à la loi. *[signature]*

SOPHIE,

OU

LA MALADE QUI SE PORTE BIEN,

COMÉDIE EN TROIS ACTES,

MÊLÉE DE VAUDEVILLES.

ACTE PREMIER.

La Scène est dans une Maison de Campagne, à quelques lieues de Paris. Le Théâtre représente un bosquet couvert. Plusieurs allées y aboutissent. Un banc de gazon est de chaque côté. Des chaises de jardin, des socles de pierre pour recevoir des vases de fleurs.

SCENE PREMIÈRE.

FRANÇOIS (*seul : il paraît et va d'abord écouter à l'entrée de l'allée, à droite.*)

PERSONNE encore !... Je suis curieux de savoir ce dont il s'agit ! Patience.... Portier de cette maison de campagne, il est naturel que je ne puisse pas quitter ma porte ; en conséquence, j'ai donné rendez-vous, dans ce jardin, à mon ancien maître que j'ai rencontré hier soir dans ce village, et pour la première fois depuis six ans. Trop pressé pour répondre aux questions qu'il voulait me faire, j'ai su, ce matin, lui tenir toute grande ouverte la petite porte du jardin, après en avoir adroitement escamoté la clef à l'intendant de la maison ; bientôt je saurai tout : l'heure approche !.... Il ne peut tarder ! Quel aimable homme que ce M. de Formond ! Quelle

moralité sur-tout ! Il permet que l'on boive, parce le vin est bon ! il permet que l'on aime, parce que les femmes sont charmantes ! voilà ce qui s'appelle un homme raisonnable et qui sait compâtir aux penchans de cette pauvre humanité !.... C'est naturel.!

Air : *De Fielding.*

Par une liqueur ennivrante,
On peut bien se laisser charmer ;
Femme est encore plus séduisante,
Hélas ! comment ne pas aimer ?
Heureux qui dans sa double ivresse,
Amant la nuit, buveur le jour,
Pour le vin a de la faiblesse,
Et n'est jamais faible en amour.

SCENE II.

FRANÇOIS, FORMOND.

FORMOND (*arrivant mystérieusement par l'allée, à droite*).

BONJOUR, mon cher François. Ne perdons pas un instant, causons. Dis-moi d'abord si nous sommes dans ce bosquet, à l'abri des regards ?

FRANÇOIS.

Les fenêtres de la maison donnent sur cette charmille, mais le feuillage est trop épais pour que la vue puisse pénétrer jusqu'ici.

FORMOND.

Fort bien !.... La jeune personne que l'on tient enfermée dans cette maison, ne se nomme-t-elle pas Mlle. de Saint-Ange ?

FRANÇOIS.

Sophie de Saint-Ange, nièce et pupille de M. Dorfeuil, son tuteur et son oncle, ancien procureur, homme entre deux âges, l'âge mûr et la vieillesse

s'entend, riche comme un enrichi qui n'est pas encore ruiné.

FORMOND.

N'ayant rien à lui par conséquent !

FRANÇOIS.

Du reste, laid comme un diable, un ours, un argus, un démon tracassier, malin, soupçonneux, mistérieux, farouche, qui ne boit de l'eau que par avarice, et nous oblige à faire de même ! En deux mots, voilà l'exposé du tuteur.

FORMOND.

Et la pupille ?

FRANÇOIS.

Oh ! quelle différence !.... Douce, belle, aimable, intéressante... et malheureuse !

FORMOND.

On la dit malade ?

FRANÇOIS.

Oui, Monsieur, très-malade.... C'est-à-dire, pourtant, elle est malade, et n'est pas malade.

FORMOND.

Je comprends.

Air : *Daignez m'épargner le reste !*

Plus d'un sot sans avoir d'esprit,
Croit en avoir en abondance ;
Plus d'un nouveau savant se dit
Savant, sans avoir de science :
Etre amant, sans avoir d'amour,
Est très-commun dans cette vie,
Et beaucoup de gens, à leur tour,
Grâce aux médecins, en ce jour,
Sont malades sans maladie.

FRANÇOIS.

Ce qu'il y a de singulier, c'est que c'est ici une maladie sans médecins.

FORMOND.

Miracle! Et comment cela se peut-il faire?

FRANÇOIS.

Vous saurez d'abord que l'intéressante Sophie doit un jour posséder de grands biens.

Air : *De la Fille en Loterie.*

Elle était encor presqu'enfant,
Que le tuteur, chose commune,
Conçut l'amour le plus constant....

FORMOND.

Pour elle?

FRANÇOIS.

Non. Pour sa fortune.

FORMOND.

Cela ne m'étonne pas.

L'amour de l'argent, en ce jour,
Sur l'autre emporte la balance,
Et c'est je crois le seul amour,
Qui soit suivi de la constance.

FRANÇOIS.

Quand la pupille fut devenue plus grande, comme cet amour pour son argent continuait toujours, il eut soin de le déguiser sous le titre d'amour pour la personne.

FORMOND.

L'on voit aujourd'hui beaucoup de ces amours-là.

FRANÇOIS.

Oui, Monsieur; mais Sophie qui n'était pas du tout sensible à cette marque d'intérêt, prit bientôt de l'inclination pour un jeune et beau colonel qu'elle rencontrait tous les jours, comme par hazard, chez une de ses amies.

FORMOND.

C'est tout simple : rien ne dispose à aimer celui qui plaît, comme l'amour de celui qu'on n'aime pas. Mais puisqu'elle aimait le jeune homme, pourquoi

donc s'éloigna-t-elle de Paris subitement, sans laisser la moindre trace de son départ ?

FRANÇOIS.

Le chagrin, Monsieur !.... Les hommes sont aujourd'hui très-inconstans, c'est tout l'opposé des femmes.... figurez-vous donc qu'elle apprend un jour que le beau Colonel vient de partir lui-même, avec une femme, dont il était devenu nouvellement amoureux.

FORMOND.

Quelle folie ! le jeune officier n'a jamais cessé de l'aimer.

FRANÇOIS.

Je vois ce que c'est, Monsieur !.. le tuteur aura découvert l'amour des jeunes gens, et les aura trompés tous les deux pour les séparer.

FORMOND, (*à part*).

Pauvres amans ! ce n'est donc point assez d'être trompés par ceux que vous aimez !

FRANÇOIS.

Bref, elle crut l'amant infidèle, et soudain comme pour la distraire, M. Dorfeuil l'entraina dans cette maison de campagne écartée..... là ses yeux perdirent leur éclat, ses couleurs se flétrirent, et je crois même qu'elle en seroit morte, si l'on mourroit d'amour !

FORMOND.

Air :

Heureusement cette méthode
Ne se suit plus chez les amans,
Mourir d'amour n'est plus de mode,
Que chez les héros de romans.
Au chagrin encor on se livre !....
Mais dans la peine et le plaisir,
Bientôt après l'on voit revivre
Tous ceux que l'amour fait mourir.

FRANÇOIS.

Aussi, n'en mourut-elle pas tout-à-fait; mais le tuteur, sans doute afin de l'empêcher plus facilement de recevoir des nouvelles de l'amoureux, imagina de la séquestrer totalement du monde, et profita de la langueur dans laquelle elle était tombée, pour lui persuader qu'elle était très-sérieusenent malade.

FORMOND.

Et comment s'y prit-elle ?

FRANÇOIS.

Invention diabolique, Monsieur. D'abord, il imagina de l'établir dans un appartement dont il avait fait ôter les glaces; ensuite il se mit chaque jour à la plaindre sur l'altératiou de ses traits; tous les gens de la maison eurent ordre de lui dire qu'elle était pâle, changée, défaite.....

FORMOND.

Plus rien d'étonnant, femme qui ne se croit plus jolie se croit si près d'être morte !....

FRANÇOIS.

Elle ne sortit plus de son appartement, on la laissa dans un demi-jour continuel; la mélancolie s'empara de son ame. ..

FORMOND.

Et les médecins ne l'ont pas désabusée ?

FRANÇOIS.

Comme le mal venait du cœur elle n'en a jamais voulu voir.

FORMOND.

N'est-ce pas affreux !.... sacrifier de la sorte la santé d'une jeune femme !...., flétrir, sur sa tige, une fleur charmante que l'on ne peut atteindre, plutôt que de permettre à une main plus heureuse de la cueillir ?

FRANÇOIS.

Il n'y renonce pas pour lui-même.

FORMOND.

Malgré l'état dans lequel il l'a réduite !

FRANÇOIS.

Il prétend qu'il lui rendra la santé quand il voudra.

FORMOND.

Est-il donc aussi médecin ?

FRANÇOIS.

Au contraire, s'il était médecin il ne la lui rendrait pas. Il faut être conséquent !.... Mais oserai-je à mon tour vous demander, Monsieur, quel intérêt a pu vous porter à venir me faire en secret de pareilles questions ?

FORMOND.

L'espoir de rendre l'infortunée pupille à celui qu'elle aime, à Linval : il est mon neveu. Après six mois de constance et de recherches, il a découvert enfin la retraite de Sophie. Ce mariage convient à Linval, mais je connais son étourderie, sa vivacité, et j'ai bien voulu venir le seconder, sous la condition expresse qu'il attendrait le succès de mes démarches à l'auberge où nous sommes descendus. Maintenant comment la soustraire à ce méchant Dorfeuil ?

FRANÇOIS.

Voilà le difficile qui va commencer ! Ecoutez, Monsieur !.... le vieux Tuteur me paye avec l'argent de la pupille, donc je suis véritablement au service de la pupille ; c'est donc elle que je dois servir et je vais vous aider de la bonne manière.

FORMOND.

Aurais-tu quelque moyen ?

FRANÇOIS.

Non, Monsieur.

FORMOND.

Approches-tu facilement de Sophie ?

FRANÇOIS.

Elle ne quitte pas sa chambre, je ne quitte pas ma porte, et ce n'est pas le moyen de nous rencontrer.

FORMOND.

Quels obstacles pour parvenir près d'elle!

FRANÇOIS.

Oh! presque rien!... D'abord le tuteur, je vous ai fait son portrait, et c'est assez d'une fois, passons. Ensuite un certain nombre de valets affidés qu'il a su toujours choisir laids et vieux, dans l'espoir de paraître plus joli garçon à sa pupille... mais c'est égal, il aura bien de la peine.

De plus l'antique et respectable demoiselle Bruno, gouvernante de la malade, véritable sorcière, acariâtre et clairvoyante comme toutes les femmes vieilles et laides, quand il s'agit d'en surveiller une jeune et jolie. En un mot, un véritable argus femelle, taillé sur le patron du tuteur, et qui ne quitte pas la pauvre Sophie d'une minute, quand il est absent.

FORMOND.

Tant pis! Laide et vieille, je ne vois pas de ressource avec cette femme-là.

FRANÇOIS.

De plus, deux jeunes personnes, suivantes de Sophie, nièces de Mlle. Bruno, sur lesquelles nous ne pouvons compter; enfin, l'intendant, M. Griffard, son ancien clerc, dont il faudrait commencer par se débarrasser.

Air : *De Doche*.

A quels traits reconnaîtrait-on,
Et son costume et sa tournure?

FRANÇOIS.

Pour un intendant de maison,
Il fait assez triste figure.

Du reste, habit noir, court, usé,
Un corps long, maigre, sec et mince,
Figurez-vous tout l'opposé
D'un intendant de province.

FORMOND.

A merveille ! Il faut maintenant profiter de la première occasion pour s'introduire.

FRANÇOIS.

Oui, Monsieur, il en faut profiter tout de suite.

FORMOND.

S'en présenterait-il quelqu'une ?

FRANÇOIS

Non, Monsieur.

FORMOND, (*tirant une lettre de sa poche*).

Dans deux heures je reviendrai ! Tâche de faire parvenir, en attendant, cette lettre à Sophie ! Mais ne risque rien, la lettre apprend nos projets, notre arrivée, notre espoir.

FRANÇOIS.

Elle ne tombera qu'en bonnes mains.

FORMOND.

C'est bien ! Prends cette bourse en attendant mieux.

FRANÇOIS.

Gardez-la, Monsieur: je rends service par humanité, non par intérêt.

FORMOND.

De quel pays es-tu mon ami ?

FRANÇOIS.

De celui-ci, Monsieur.

FORMOND.

Je suis bien aise que quelqu'un y pense encore de cette façon: tu n'y perdras rien. Adieu, l'on vient, Je me sauve. (*Il sort à droite*).

FRANÇOIS.

Et moi, je regagne tout doucement ma porte,

afin de ne donner aucun soupçon. (*Il sort par la gauche*).

SCENE III.

Les valets entrent par les différentes allées.

CHŒUR.

Air : *La garde passe, il est minuit.*

JUSQU'AU coin le plus écarté,
Que le jardin soit visité ;
Observons bien de tout côté,
Suivons en tout l'ordre du maître,
Lui-même il va bientôt paraître,
Car toujours, Dieu merci !
Quand pour lui nous veillons ici,
Sur nous il sait veiller aussi,
Le voici,
Oui, c'est lui.

SCENE IV.

LES MÊMES ; DORFEUIL, (*arrive par le fond*).

DORFEUIL.

ME voici.
Dans ces lieux aurions-nous
Quelqu'objet, parlez-moi sans feinte,
Capable d'inspirer la crainte ?

CHŒUR.

Nous n'avons vu que vous.

DORFEUIL.

Cela suffit, mes amis !

PREMIER VALET.

Tant que vous y serez, soyez tranquille, personne n'approchera.

DORFEUIL.

Je l'espère bien ! Ah çà, avez-vous deviné pourquoi je vous ai fait promener ainsi ?

TOUS LES VALETS.

Non, Monsieur.

DORFEUIL.

C'est bien ! c'est bien ! Je suis content de vous.

PREMIER VALET.

Vous allez donc nous apprendre...

DORFEUIL.

Non, mes amis ! que cela ne vous occupe nullement ; faites ce qu'on vous dit, sans vous inquiéter de ce qu'on ne vous dit pas.

PREMIER VALET.

Mais, Monsieur, c'est qu'il est fort désagréable de de ne pas savoir pourquoi l'on fait ce qu'on fait, et d'agir comme des machines.

DORFEUIL.

De plus grands seigneurs que vous agissent de la sorte, et ne s'en plaignent pas. Allez, mes amis, et sur-tout....

Air : *C'est téméraire.*

Ne dites rien, soyez discrets,
De la prudence, du mystère,
Sachez bien taire
Ce que je fais,
Et mes secrets,
Et mes projets.

PREMIER VALET.

A vos leçons l'on est docile,
Même quand on le voudrait bien,
Vous trahir serait difficile,
Car vous ne dites jamais rien.

DORFEUIL.

C'est égal, mes amis.

Ne dites rien, soyez discrets,
etc.

CHŒUR

Ne disons rien, soyons discrets,
De la prudence, du mystère,
Et sachons taire
Tous ses projets,
Dont il ne nous parle jamais.

DORFEUIL.

Du reste, votre zèle mérite une récompense. Rejoignez mon intendant, qui vous donnera de ma part....

PREMIER VALET.

Que nous donnera-t-il de votre part?

DORFEUIL

Les instructions convenables à ce que vous allez faire.

PREMIER VALET.

Il est généreux! Comme de coutume.

DORFEUIL.

Allez. Envoyez-moi sur-le-champ François, le portier, et sur-tout...

Reprise de l'air précédent.

Ne dites rien, soyez discrets,
etc.

TOUS.

Ne disons rien, soyons discrets,
etc.

(*Ils sortent*).

SCENE V.

DORFEUIL.

VOILA d'excellens valets... La fidélité même. Aussi ai-je pour principe de ne rien leur apprendre.

Air : *Vaudeville d'Angélique et Melcourt.*

A ses amis, à ses valets,
On ne peut se fier sans cesse,

A sa femme, presque jamais,
Et rarement à sa maîtresse.
En amour comme en intérêt,
Malgré tous les soins qu'on se donne,
Pour n'être pas dupe, il faudrait...
N'avoir affaire à personne.

Bon! j'apperçois Griffard et Mlle. Bruno... Approchez, que je vous explique enfin ce dont il s'agit.

SCENE VI.

DORFEUIL, GRIFFARD, Mlle. BRUNO.

Mlle. BRUNO, (*bas à Dorfeuil*).

QUOI! Monsieur, vous mettez cet homme-là dans votre confidence?

DORFEUIL.

J'ai besoin de lui.

GRIFFARD, (*bas à Dorfeuil*).

Quoi, Monsieur, vous vous fiez à cette femme-là.

DORFEUIL.

J'ai besoin d'elle. (*A part*). Ils ne s'aiment pas, tant mieux, c'est un véritable trésor dans une maison que des valets qui ne s'aiment pas. (*Haut*). Apprenez donc que j'ai eu le bonheur de surprendre hier à la poste une lettre, où l'amoureux prévient ma pupille qu'il a découvert enfin sa retraite, et qu'il ne tardera pas à se rendre ici.

Mlle. BRUNO.

Prenez garde à vous, monsieur, tout serait perdu s'il parvenait à voir Sophie.

DORFEUIL.

Avez-vous jamais vu mon adresse en défaut?.... D'abord elle consent à descendre, c'est l'essentiel; la petite promenade qu'elle va faire lui fera voir que ses forces ne sont pas entiérement épuisées, comme elle

se l'imagine. Je connais les femmes, mademoiselle Bruno, elles jugent de leur santé par leur figure; je la ferai complimenter sur son rétablissement, la fraîcheur de son teint, donc elle se croira charmante, et par conséquent guérie.

GRIFFARD.

Bien imaginé !

DORFEUIL.

Alors, elle ne demandera pas mieux que de quitter ce séjour, où rien ne doit lui plaire.

Mlle. BRUNO.

Dans le fait, elle n'y voit que nous.

DORFEUIL, (*à Griffard.*)

Va donc tout préparer, que la voiture, au premier signal, se trouve à la petite porte ! Nous donnons ensuite le change sur le lieu du voyage, et l'amoureux paraîtra quand il voudra !

GRIFFARD.

C'est cela ! Je cours remplir vos ordres.

SCENE VII.

DORFEUIL, Mlle. BRUNO.

DORFEUIL.

MAINTENANT, écoutez-moi, Mlle. Bruno, si nous parvenons, comme je le pense, à l'empêcher de revoir ce Linval, croyez-vous qu'elle finira par m'aimer ?

Mlle. BRUNO.

Que sait-on, monsieur ? on voit aujourd'hui des inclinations si bisares.

DORFEUIL.

C'est bien ce qui me rassure un peu.

Mlle. BRUNO.

MIle. BRUNO.

Air : *Mes bons amis.*

Là, c'est un corps mal fait,
Et contrefait,
Qu'en secret,
La nymphe Eglé lorgne ;
Pleine d'attraits,
Femme aux plus jolis traits,
Ici, n'a d'yeux que pour un borgne.
La plus jeune aime un vieux ;
La mieux faite, un boiteux,
Et bien souvent, malgré la différence,
Femme d'esprit, chérit un sot,
La plus belle adore un magot !...
Ayez donc un peu d'espérance.

DORFEUIL.

Aussi j'en ai beaucoup ; mais parlez-lui toujours en ma faveur.

MIle. BRUNO.

Je ne perds pas une occasion de vous présenter à elle sous votre plus beau côté.

DORFEUIL.

Vous lui parlez de ma figure?

MIle. BRUNO.

Non, monsieur.

DORFEUIL.

De mon amabilité !

MIle. BRUNO.

Non, monsieur !.. je ne puis pas la tromper sur ce qu'elle voit tous les jours.

DORFEUIL.

Vous pouvez au moins lui dire que je suis un galant homme.

MIle. BRUNO.

A la bonne heure, ça ne paraît pas !... mais tout cela ne produit pas un grand effet.

DORFEUIL, (*avec humeur.*)

C'est que vous ne vous y prenez pas bien. Faites-la moi descendre à l'instant.

Mlle. BRUNO.

J'y vais, monsieur.

SCENE VIII.

DORFEUIL, (*seul.*)

Je vois, si je veux lui plaire, qu'il faut que je finisse par m'en mêler, tout me retombe sur les bras dans cette maison !.. Bon ! voilà François. Pour celui-ci, je puis encore m'en servir sans l'instruire du projet ; d'ailleurs, en partant, je compte lui signifier son congé, il apprendra tout à-la-fois... Donnons-lui seulement les ordres indispensables !

SCENE IX.

DORFEUIL, FRANÇOIS.

FRANÇOIS.

Vous me demandez, Monsieur; je quitte ma porte et j'accours.

DORFEUIL.

Ecoute, François, tu connais ma confiance en toi.

FRANÇOIS.

Elle égale mon dévouement pour vous.

DORFEUIL.

Je vais t'apprendre un grand secret.

FRANÇOIS.

Vous ne pouvez donc pas me le cacher, Monsieur !

DORFEUIL.

Non, mon ami, je ne le puis pas.

FRANÇOIS.

En pareille occasion, soyez sûr aussi de ma confiance !

DORFEUIL.

Je t'apprendrai donc que ma pupille va descendre au jardin.

FRANÇOIS.

Quoique malade ?

DORFEUIL.

Elle ne l'est plus; c'est-à-dire, je n'entends plus qu'elle le soit!

FRANÇOIS.

Vous avez certainement une raison pour en agir de la sorte.

DORFEUIL.

Tu dois supposer qu'elle est bonne !

FRANÇOIS.

Aussi, Monsieur, je ne vous la demande pas.

DORFEUIL.

Je ne te la dis pas, non plus.

FRANÇOIS.

Vous voulez peut-être seulement savoir si sa santé serait plus favorable à votre amour que sa maladie.

DORFEUIL.

Il faut te l'avouer, mon ami, je ne veux que faire son bonheur !

FRANÇOIS.

Vous ne songez donc plus à l'épouser ?

DORFEUIL.

Au contraire.

FRANÇOIS.

En ce cas là, je veux m'en mêler, Monsieur.

DORFEUIL.

Je te reconnais bien là !... Sitôt que mes gens seront revenus de la tournée qu'ils font en dehors des murs, tu les ameneras tous avec toi, pour féliciter Sophie sur son rétablissement, la fraîcheur de son teint; tu diras qu'elle est belle, charmante....

FRANÇOIS.

A quoi bon cela, par exemple?

DORFEUIL.

Ce n'est pas ton affaire! Du reste, tu vois, mon ami, que je ne te cache rien!

FRANÇOIS.

Soyez sûr que je n'en abuserai pas.

DORFEUIL.

Je vais au-devant d'elle; songe à remplir exactement mes ordres, ta récompense est sûre.

FRANÇOIS, (*mettant la main sur son cœur.*) Elle est là, Monsieur?

DORFEUIL.

Tant mieux, c'est la meilleure. (*A part.*) Il n'aura pas besoin d'en avoir d'eux. (*Il sort.*)

SCENE X.

FRANÇOIS, (*seul.*)

Il fait descendre Sophie dans le jardin, bravo! je n'en aurai que plus de facilité pour remettre le billet que M. de Formond m'a confié. Cependant, prenons garde à nous; faisons comme lui, calculons, réfléchissons... Il n'est pas homme à lui rendre la santé sans motif, d'autant que la maladie ne lui coûte rien... Quelle est son intention?..... Je m'y perds... N'im-

porte? Il veut que Sophie se porte bien, donc il doit être de notre intérêt cette fois, qu'elle se croie encore malade. Il faut agir en conséquence!

SCENE XI.

DORFEUIL, FRANÇOIS.

DORFEUIL.

LA voilà, mon ami, la voilà! as-tu préparé ton compliment?

FRANÇOIS.

Je vais, Monsieur, l'apprendre à vos gens.

DORFEUIL, (*seul.*)

Ne tarde pas à les amener.

SCENE XII.

DORFEUIL, SOPHIE, ANNETTE, CÉCILE.

SOPHIE, (*appuyée sur Annette et Cécile et très-abattue.*)

DANS l'état où je suis, pourquoi m'obliger à sortir? où me conduisez-vous?

ANNETTE.

Venez, par votre présence, rendre à ces lieux tous leurs charmes.

SOPHIE.

Quand nous n'en n'avons plus nous-mêmes, pouvons-nous en donner encore à ce qui nous entoure.

DORFEUIL.

C'est bon, mes petites, retirez-vous. (*Annette et Cécile sortent.*)

SCENE XIII.

DORFEUIL, SOPHIE.

DORFEUIL.

Et toi, ma chère amie, calme-toi, rassure-toi. A te voir, on dirait à peine que tu viens d'être malade; tu n'as rien perdu de ces traits charmans, de cette taille noble et distinguée, de cette voix touchante; et pour être bien tout-à-fait, il ne manque à ton visage qu'un peu de gaîté, dans tes regards une expression plus douce, et sur ta bouche un sourire.

SOPHIE.

Ah! Monsieur, j'étais heureuse autrefois!.... je l'étais!... je ne souffrais pas alors,

Air : *De Doche.*

Hélas! vient-il charmer le cœur!
Le vrai bonheur, dès son aurore,
Ressemble à la brillante fleur
Qui, sur l'arbuste vient d'éclore.
L'amour prend soin de l'attacher,
L'embellit par un doux prodige,
Et l'on ne saurait l'arracher
Sans déchirer la tige.

DORFEUIL.

Tu n'as pas perdu tout espoir d'être heureuse, c'est moi qui te le dis.

SOPHIE.

Vous croyez donc que je le reverrai.

DORFEUIL.

(*Apart*). Ce n'est pas ça que j'entendais. (*Haut*). Tu penseras donc toujours à ce Linval?

SOPHIE.

Parlons de lui, Monsieur, parlons de lui!

DORFEUIL.

Et tu pourrais l'aimer encore !

SOPHIE.

Air : *De l'entrevue.*

A l'aimable objet qu'on préfère,
On accorde un doux sentiment,
L'un pour le bonheur qu'il espère,
L'autre pour le bonheur présent.
Séparé de ce qu'il adore,
Par le chagrin même agité,
Un cœur délicat aime encore,
Pour le bonheur qu'il a goûté.

DORFEUIL.

C'est très-délicat ! Mais songe aux tourmens qu'il t'a causés.

SOPHIE.

Oui, Monsieur, j'y songe !... Mais vous ne l'avez pas connu, je veux vous le dépeindre et vous me direz si jamais....

DORFEUIL.

Eh ! mon Dieu ! Mademoiselle, je sais tout ce que vous allez me dire..... qu'il était bien de figure.

SOPHIE.

Très-bien, oui Monsieur.

DORFEUIL.

Aimable !

SOPHIE.

Oui, Monsieur, très-aimable.

DORFEUIL.

Et que jamais vous ne pourrez en aimer d'autre.

SOPHIE.

Oui, Monsieur.

DORFEUIL.

J'en étais sûr ; tous ces beaux Messieurs sont de même, et si vous parliez de moi au contraire....

SOPHIE.

Oui, Monsieur.

DORFEUIL.

Au moins, vous ne direz pas qu'il soit fidèle.

SOPHIE.

Eh bien ! Monsieur, je l'espère ! ,... Ah ! si vous saviez comme nos deux cœurs étaient d'accord ! ... Combien il était charmant !... (*à part*). Le monstre !.. (*à Dorfeuil*) Il me semble toujours que je le vois là !..

DORFEUIL.

Qui te trompe !..

SOPHIE.

Au contraire, il me regarde avec cette expression touchante, qui, mieux que sa voix, semble dire quelquefois : Amie, je t'aime ! Il me reproche mes soupçons, ma crédulité ; aussi, Monsieur, je n'y crois pas ; non, Monsieur, je n'y croirai jamais.. L'ingrat ! m'avoir abandonnée de la sorte !

DORFEUIL.

C'est épouvantable, ma chère amie ! Ne l'aime plus.

SOPHIE.

Non, Monsieur, j'en ai déjà pris le parti plus de cent fois.... Mais que sait-on ? vous pouvez-vous tromper !... Peut-être il ignore ma position, mon désespoir ?.... Il reviendra, soyez en sûr. Oh ! comme je me porterai bien ce jour-là !

DORFEUIL, (*à part*).

Je crois qu'il n'est pas sage de lui parler en ce moment de mon amour. (*Haut*). Ecoute-moi, ma chère amie ; tu ne saurais croire avec quel plaisir je vois déjà que tu es mieux ! Pour te guérir tout-à-fait, j'ai formé le projet de te faire partir dès aujourd'hui pour un petit voyage très-agréable !

SOPHIE.

Nous éloigner d'ici, Monsieur?... Mais où Linval pourra-t-il me retrouver? S'il écrit, où sa lettre parviendra-t-elle?

DORFEUIL.

Vous n'avez, Mademoiselle, que votre Linval dans la tête; mais vous n'en aurez pas moins la complaisance de partir et de profiter, pour cela du mieux que vous éprouvez.

SOPHIE.

Le mieux que j'éprouve! en vérité, Monsieur, je ne sais où vous prenez que je suis mieux! Je suis mal, très-mal, plus mal aujourd'hui que jamais.

DORFEUIL.

Mais je ne t'ai jamais vue plus jolie.

SOPHIE.

Jolie! moi, Monsieur.... En vérité, vous semblez vous plaire, en ce moment, à m'excéder, à m'impatienter.... On a juré de me faire mourir de chagrin, de contrariété; l'on m'arrache de ma retraite, on me force à descendre, dans l'état funeste où je suis, mourante, pouvant à-peine me soutenir.

DORFEUIL.

Eh! mon Dieu! Mademoiselle, vous êtes là debout depuis une heure, sans vous en appercevoir.

SOPHIE.

Vous avez raison, Monsieur, je n'y pensais pas.

DORFEUIL.

Voilà justement François, et vous pouvez, Mademoiselle, le prendre pour juge de votre état.

SCENE XIV.

LES MEMES, FRANÇOIS.

SOPHIE.

Eh bien? Monsieur, qu'il dise s'il est raisonnable en ce moment de me faire partir pour me conduire à cent lieues d'ici, peut-être.

FRANÇOIS, (*à part*).

Peste! Et l'amoureux qui n'est pas prévenu! (*haut*) Grand Dieu! la faire partir, Monsieur, qu'allez-vous faire?

DORFEUIL, (*bas.*)

Comment! que dis-tu?

FRANÇOIS.

Comme elle paraît faible, abattue! c'est la tuer, Monsieur.

DORFEUIL, (*bas.*)

Maraud! Paix donc!

FRANÇOIS.

Vous me rendrez justice, Monsieur, vous reconnaîtrez le service que je vous rends.... Voyez sa figure! O ciel! partir, grand Dieu! Tout serait perdu! (*à part*). Je ne sais ce que je dis, mais c'est égal. (*Il sort*).

DORFEUIL, (*bas.*)

Va-t-en donc!... (*les autres valets paroissent*) Approchez, vous autres, et dites-moi si Mademoiselle a seulement l'air d'avoir été malade?

SCENE XV.

DORFEUIL, SOPHIE, LES VALETS.

CHŒUR DE VALETS.

Air : *Rien n'est si plaisant.*

AH ! quelle pâleur ! qu'elle est changée !
Quel air de langueur !
Quelle maigreur !
Toute sa figure est dérangée.
D'honneur, oui, d'honneur ;
Sa pâleur
Nous fait peur.

SOPHIE.

Eh bien ! Monsieur, les croiriez-vous à votre tour : ce n'est pas moi qui le leur fais dire.

DORFEUIL, (*bas.*)

Mais qui vous a dit de venir lui parler ainsi ?

PREMIER VALET, (*bas.*)

C'est François, de votre part.

DORFEUIL, (*à part.*)

O le traitre ! si je le ratrappe !...

TOUS (*reprennent l'air.*)

Ah ! quelle pâleur,
etc.

DORFEUIL, (*les interrompant*).

Marauds, sortez donc. (*Il les chasse et sort avec eux.*)

SCENE XVI.

SOPHIE, (*seule*).

JE crois qu'ils ont raison, je suis en effet aujourd'hui d'un mal-aise, d'un abattement !... reposons-nous (*Elle s'assied*).

SCENE XVII.

SOPHIE, FRANÇOIS, (*reparaissant à une ouverture d'allée*).

FRANÇOIS, (*à part.*)

Air : *Tarare ponpon.*

De cette affaire-ci,
Je vais perdre ma porte ;
Avant que je ne sorte,
(*Il approche de Sophie tenant la lettre et regardant du côté où M. Dorfeuil est sorti*).
Remettons lui ceci,
Donnons vîte la lettre ;..
Elle est seule, hâtons-nous.

SCENE XVIII.

LES MÊMES, Mlle. BRUNO, (*arrive.*)

Mlle. BRUNO, (*saisissant la lettre.*)

A Qui donc la remettre ?

FRANÇOIS, (*à part.*)

A qui ! ... (*moment d'embarras. Haut.*)
(*Fin de l'air.*)

A vous !

(*A part.*) C'est le plus sage, elle la tient! (*haut.*) Cachez. C'est un billet qu'il faut communiquer à monsieur. (*à part.*) Je l'entends ! Evitons sa colère, et voyons de loin, comment tout ceci va tourner. (*Il sort.*)

SCENE XIX.

DORFEUIL, SOPHIE, Mlle. BRUNO.

DORFEUIL.

Je suis d'une fureur contre ce François !.... s'aviser de changer mes ordres !....

SOPHIE.

Eh bien ! Monsieur, vos gens qui n'ont aucun intérêt à me flatter, sont-ils de votre avis ? plus d'espoir, Monsieur, je suis perdue !

DORFEUIL.

Mes gens n'y entendent rien, Mlle., et supposez que vous fussiez encore malade, ce voyage est le seul moyen de vous faire oublier un sentiment déraisonnable, très-déraisonnable, et qui vous tue !

SOPHIE.

Tous les voyages n'y feraient plus rien, Monsieur.

Air : *Vaudeville de Pellegrin.*

Sans nous atteindre, quand l'amour
Vient se mettre à notre poursuite,
Usant d'adresse, ou de détour,
En fuyant, souvent on l'évite ;
Mais femme dont on est vainqueur,
Fuit envain sa chaîne cruelle,
Et quand l'amour est dans son cœur,
Partout il voyage avec elle.

DORFEUIL, (*à part.*)

Oui, mais l'amoureux ne voyage pas, c'est l'essentiel !

Mlle. BRUNO, (*bas à Dorfeuil.*)

Il me vient une idée! laissez-moi lui parler, Monsieur, et prenez toujours garde à vous. Voici une lettre qu'on a surprise à l'adresse de Sophie.

DORFEUIL.

Grand dieu !... Je cours voir ce que c'est. (*Il sort.*)

SCENE XX.

Mlle. BRUNO, SOPHIE.

SOPHIE.

Eh bien ! ma bonne, suis-je persécutée d'une manière assez étrange ?

Mlle. BRUNO, (*d'un ton caressant.*)

Mais si vous aimez tant ce Linval, comment ne faites-vous rien pour le retrouver !

SOPHIE.

Que veux-tu que je fasse ? captive ici, prisonnière ! . . .

Mlle. BRUNO.

Quel dommage que vous soyez souffrante ! ce voyage vous offrait une belle occasion de savoir enfin ce qu'est devenu Linval.

Mlle. SOPHIE.

Quel espoir ! et tu crois que je pourrais, en voyageant ! . . .

BRUNO.

Les voyages ne sont-ils pas faits pour abréger l'absence ; le hazard nous seconde, on apprend d'un côté des nouvelles de celui qu'on aime ; là, ce qu'il fait, là, ce qu'il dit, et l'on finit par le retrouver.... mais par malheur l'état de santé dans lequel vous êtes...

SOPHIE.

Me trouves-tu donc si mal ? Il me semble que le grand air m'a fait un bien !...

Mlle. BRUNO.

Oui, vous me semblez un peu mieux.

SOPHIE.

N'est-ce pas ?

Mlle. BRUNO, (*en confidence.*)

Linval, à ce que je crois, possède justement une terre du côté où M. Dorfeuil veut vous conduire.

SOPHIE.

Il possede une terre du côté !... En vérité, je crois que je suis mieux, ma bonne !

Mlle. BRUNO.

Là, par amitié pour vous, puisque vous faites la folie de l'aimer encore, je pourrais, à l'insçu de M. Dorfeuil, prendre des informations..... Dans le fait, je vous trouve fort bien maintenant..... Mais les fatigues du voyage.....

SOPHIE.

Air : *J'étais assise aux pieds.* (De Gentil Bernard.)

Ah ! ma bonne, bien au contraire,
Par cet heureux voyage-là,
Mes forces reviendront, j'espère,
Je les sens renaître déjà.

Mlle. BRUNO.

Si vous le retrouviez lui-même ?

SOPHIE.

Mes souffrances ne sont plus rien.

Mlle. BRUNO.

Quel bonheur, voir celui qu'on aime !

SOPHIE, (*se levant*).

Non, jamais je ne fus si bien.

Mlle. BRUNO, (*à part*).

La voilà guérie !...

SCENE XXI.

SOPHIE, Mlle. BRUNO, DORFEUIL, ensuite FR^s.

DORFEUIL (*à part à Mlle. Bruno, serrant la lettre qu'elle lui avait remise.*)

La lettre est de l'amoureux. Vîte, vîte, faisons rentrer Sophie. (*Haut*). Je vous cherchais, Mademoiselle; je sens que dans votre état une plus longue promenade pourrait vous fatiguer.

SOPHIE.

Ah! Monsieur, je vous assure que je suis à merveille à présent. Il faut, comme vous le disiez vous-même, profiter du mieux que j'éprouve; partons, j'y consens; et j'entrevois même, dans ce voyage, une source de félicité que je n'avais pas encore apperçue.

DORFEUIL, (*à Mlle. Bruno.*)

Comment! la voilà qui voudra maintenant se bien porter!..

Mlle. BRUNO, (*bas à Dorfeuil.*)

Mais, Monsieur, en la faisant partir à la nuit close, vous pourriez facilement cacher son départ à l'amoureux.

DORFEUIL, (*bas.*)

Vous avez raison: (*haut*). Tu veux partir, ma chère; allons, je ne puis rien te refuser, je cède à tes vœux: nous partirons.

FRANÇOIS, (*paraît et écoute.*)

Oh ciel!...

SOPHIE, (*à Mlle. Bruno.*)

Ah! voilà le premier plaisir qu'il m'ait fait de sa vie!

DORFEUIL, (*d'un ton caressant.*)

Pour te ménager, nous irons tout doucement, à petites journées.

SOPHIE,

SOPHIE, (*vivement*).

Air : *De oui et non.* (*de Doche.*)

Voulez-vous suivre mon desir,
Pressant notre course au contraire,
Hâtons-nous surtout de franchir
Le chemin que nous allons faire ;
Dès que le bonheur nous a fui,
Si promptement il nous évite,
Que lorsque l'on court après lui,
L'on ne saurait aller trop vîte.

DORFEUIL.

Tu règleras toutes choses comme tu l'entendras, es-tu contente !

SOPHIE.

Enchantée !

FRANÇOIS, (*à part*).

Je respire !

QUATUOR.

Air : *Pauvre petit.*

Ensemble.

SOPHIE, (*à part.*)

O doux espoir de le revoir !
Nous allons partir dès ce soir.
Illusion flatteuse !
Que je vais être heureuse !
Ce départ me rend ma gaîté,
L'amour me rendra la santé.
Oh ! oui, oh ! oui, que je vais être heureuse !

Mlle. BRUNO, (*à part.*)

Grace à l'espoir de le revoir
Elle va le fuir dès ce soir.
Illusion trompeuse !
Mon idée est heureuse ;
J'ai su lui rendre la gaîté,
Et la gaîté rend la santé.
Oh ! oui, oh ! oui, mon idée est heureuse !

DORFEUIL, (*à part.*)

Dans mon âme renaît l'espoir,
Je vais l'enlever dès ce soir ;
Espérance flatteuse !
Mon idée est heureuse ;

Ensemble.

Ce départ lui rend la santé,
J'en aurai bientot profité.
Oh! oui, oh! oui, mon idée est heureuse!

FRANÇOIS, (*à part.*)

Bon! je conserve quelqu'espoir,
Et nous aurons jusqu'à ce soir,
Espérance flatteuse!
Mon idée est heureuse;
Ce délai me rend ma gaîté,
L'amour lui rendra la santé.
Oh! oui, oh! oui, mon idée est heureuse!

(*On entend une ritournelle en dehors du bosquet*).

DORFEUIL.

Eh bien! qu'est-ce que j'entends-là?

FRANÇOIS.

Monsieur, ce sont vos gens qui rassemblent les fleurs dont ils vont parer ce bosquet, pour y célébrer le rétablissement de mademoiselle.

DORFEUIL, (*bas à part*).

Mais qui s'est donc avisé?... Je n'ai point donné d'ordre.

FRANÇOIS.

C'est encore moi! Je vais tout vous dire!... pendant que Mademoiselle va continuer sa promenade.

SOPHIE.

Viens, ma bonne: ah! si nous allions le rencontrer dès aujourd'hui! (*Elles sortent. Dorfeuil les suit jusqu'à la coulisse*).

SCENE XXII.

FRANÇOIS, DORFEUIL.

FRANÇOIS, (*à part.*)

Je n'éviterais pas l'explication. — Courage.... Je me tire de là, je l'écarte lui-même, et j'ouvre un champ libre à l'amoureux!

DORFEUIL, (*revenant à François.*)

Les voilà parties, dis-moi donc à présent pourquoi tu as voulu tantôt t'opposer au départ, en lui disant qu'elle se portait bien.

FRANÇOIS.

Remerciez-moi, Monsieur!.. Figurez-vous que l'on est venu me remettre une lettre. J'ai pris la lettre; Mademoiselle Bruno l'a prise, et vous la tenez. L'avez-vous lue?...

DORFEUIL.

Sans doute.

FRANÇOIS.

(*A part*). Je ne risque rien de tout dire. (*Haut*) Vous saurez donc, Monsieur, que l'amoureux est arrivé avec un oncle....

DORFEUIL.

Je le sais.

FRANÇOIS.

N'importe, je m'empresse de vous l'apprendre! vous sentez que d'après cela, si vous l'eussiez fait partir en plein jour, l'amoureux pouvait vous l'enlever ou la suivre.

DORFEUIL.

Pourquoi ne m'as-tu pas prévenu tout de suite?

FRANÇOIS.

J'aurois été fort embarassé. Mlle. étoit là! J'ai pensé qu'il valoit mieux...ne pas vous demander votre avis, prendre la chose sur moi, continuer de lui faire croire qu'elle était malade... pour qu'elle s'opposât d'elle-même au départ.

DORFEUIL, (*enchanté.*)

Quel service tu m'as rendu!

FRANÇOIS.

Ce n'est pas le dernier de ce genre, et j'étais bien sûr que vous finiriez par me rendre justice.

DORFEUIL.

Voilà qui est bien pour ce point là. Mais pourquoi en attendant la laisser dans le jardin ?

FRANÇOIS.

C'est-là le coup de maître ! d'abord, il ne falloit ni la contrarier, ni lui donner aucun soupçon. Les murs sont élevés, les fossés pleins d'eau ; vos gens font bonne garde, vous n'avez rien à craindre... pour le moment !

DORFEUIL.

Mais tous ces préparatifs ?

FRANÇOIS.

C'est aussi clair que le reste !.... Ecoutez bien : vous lui donnez une fête en attendant le départ... oui, M., une fête dans le jardin même.

DORFEUIL.

A quoi bon ?

FRANÇOIS.

Je vois que vous n'y êtes pas. Sophie se croit mieux : mieux elle sera, plus la différence entr'elle et vous sera grande. Vous entendez ?

DORFEUIL.

Oui.

FRANÇOIS.

Donc, il est intéressant pour vous, de la déterminer au mariage, avant qu'elle n'ait tout-à-fait recouvré la santé. Même avant le départ.

DORFEUIL.

O mon ami ! Mais comment y parvenir ?

FRANÇOIS.

Le voici !... Vous allez vous-même choisir dans le village un certain nombre de personnes sûres ; elles se rendront ici à l'insçu de l'amoureux ! Vous composez et vous leur faites chanter de petits couplets sur

le rétablissement de votre pupille, il n'est pas nécessaire d'y mettre beaucoup d'esprit.

DORFEUIL.

Non, non.

FRANÇOIS.

Vous ferez cela comme à votre ordinaire. Votre pupille sera attendrie, émue, dans ces momens là, les femmes ne savent rien à refuser.

DORFEUIL.

A merveille !

FRANÇOIS.

Alors, ce n'est plus au nom du tuteur que la fête se donne ; l'amant se montre, il fait valoir ses soins, son amour, son zèle, sa tendresse !...

DORFEUIL.

C'est cela, mon ami, je vais moi-même passer dans le village, pour prévenir les personnes qui seront de la fête !

FRANÇOIS.

Bravo !

DORFEUIL.

Et pour que l'amoureux ne puisse pas profiter de la circonstance, je n'admets que de jeunes filles de quinze ans.

FRANÇOIS, (*à part.*)

Diable !

DORFEUIL.

Ensuite, je te préviens que j'attends trois médécins étrangers qui me sont envoyés par un de mes amis.

FRANÇOIS.

Bon !

DORFEUIL.

Comme Sophie consent à partir, tu les renverras, je n'ai plus besoin d'eux.

FRANÇOIS, (*à part*).

Peste !

DORFEUIL.

M. Griffard va sortir.

FRANÇOIS.

Bien !

DORFEUIL.

Je vais l'envoyer pour surveiller tous les mouvemens de l'amoureux, et m'en prévenir.

FRANÇOIS, (*à part*).

Ciel !

DORFEUIL.

Je sors toute suite.

FRANÇOIS.

Partez !...

DORFEUIL.

Je ne tarderai pas à revenir.

FRANÇOIS, (*à part*),

Tant pis !

DORFEUIL.

Il ne reste ici que Mlle. Bruno.

FRANÇOIS.

A merveille !

DORFEUIL.

Elle ne quittera pas Sophie d'une minute.

FRANÇOIS, (*à part*).

Morbleu !

DORFEUIL.

Tous mes gens que voilà, t'aideront à surveiller.

FRANÇOIS, (*à part*).

Diable !

DORFEUIL.

Je les remets sous ton inspection.

FRANÇOIS.

Bravo !

DORFEUIL.

Tout est vu, prévu, combiné; voilà mes gens, je sors tranquille. Combien je te devrai!

(*Il sort*).

FRANÇOIS.

Vous ne m'avez pourtant pas mis dans la confidence.

SCENE XXIII.

FRANÇOIS.

OUF!.. Je n'espérais pas si bien m'en tirer. Voyons quel est jusqu'ici le résultat de mes opérations. La malade est dans le jardin, le tuteur et l'intendant sont dehors; mais les valets et Mlle. Bruno me restent sur les bras. Commençons par nous débarrasser des premiers. Allons mes amis!

SCENE XXIV.

FRANÇOIS, LES VALETS, (*apportant des vases de fleurs*).

FRANÇOIS.

Air : *De comment faire.*

De fleurs entourons ces berceaux,
L'amour par un doux avantage
Change en plaisir tous les travaux,
Dont aux femmes l'on fait hommage.

ANNETTE.

Pour rendre ce bosquet charmant,
Beauté, c'est vous que l'on réclâme,
Partout le plus bel ornement,
C'est la présence d'une femme.

CHŒUR.

De fleurs, etc.

CECILE.

Enyvrant le cœur et les yeux,
Par son doux aspect une belle

Sait embellir encor les lieux,
Que l'on vient d'embellir pour elle.

CHŒUR.

De fleurs, etc.

(*Cecile et Annette sortent*).

FRANÇOIS.

C'est bien mes amis: M. Dorfeuil m'a chargé de récompenser votre zéle.

Air: *De l'intendant.*

Ici, que rien ne vous arrête,
Pour chasser l'ennui, le chagrin,
Avant de commencer la fête,
Venez chez moi fêter le vin.

CHŒUR.

Allons chez lui fêter le vin!

CHŒUR.	FRANÇOIS, (*à part*).
Qui jamais aurait pu le croire,	Tout va mieux qu'on ne l'eût pu croire,
Nous allons boire à notre tour	Bacchus par mon heureux détour,
Et pour plus d'un jour	Va servir l'amour!

CHŒUR.

Un tuteur va nous faire boire,
C'est un miracle, en vérité,
Nous boirons } à sa santé.
Vous boirez } (*Ils sortent*).

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

FORMOND, (*entrant par l'allé à droite.*)
FRANÇOIS, (*entrant par le fond.*)

FRANÇOIS.

Bon! c'est vous? Entrez, Monsieur, je vais par précaution donner un coup-d'œil autour de ce bos-

quet, et je reviens à l'instant vous apprendre où nous en sommes.

FORMOND.

Dépêche-toi, car je crains l'impatience de Linval; il a voulu me suivre jusqu'à la petite porte, où il m'attend sous la garde de Germain, mon valet, que j'ai chargé de l'empêcher d'entrer.

FRANÇOIS.

Je ne tarderai pas. (*Il sort.*)

SCÈNE II.

FORMOND, (*seul.*)

Ces pauvres amans! De quel bonheur ils vont jouir, si nous parvenons à les rapprocher! Eh bien! quel bruit?

SCENE III.

FORMOND, LINVAL, GERMAIN.

LINVAL, (*en dehors.*)

Oh! j'entrerai, oui, j'entrerai: Germain, laisse-moi.

GERMAIN, (*entrant, poussé par Linval.*)

Je vous dis que vous n'entrerez pas. (*à Formond.*) Je ne réponds plus de lui, Monsieur.

FORMOND.

Eh bien! imprudent, ne me suis-je pas chargé....

LINVAL.

Mon oncle, vous aurez beau dire, quand il s'agit d'une maîtresse et d'un mariage, je ne puis pas vous laisser tout faire.

FORMOND.

Encore quelque folie ?

LINVAL.

Pourquoi pas !

Air : *C'est envain qu'on blâme.* (*Du chapitre second.*)

D'une aîle légère,
L'amour à Cythère,
Guide les plus fous.
Chez nous, c'est l'usage,
Il garde au moins sage
Le sort le plus doux.
D'une belle aimée,
La porte est fermée
Au plus sage amant ;
Mais la jalousie !
Devant la folie
S'entrouvre souvent.

Oui, quand la sagesse
Guide la tendresse
On la fait languir.
La froide prudence,
Qui jamais n'avance,
En reste au desir !...

Envain on la fronde,
Le hazard seconde
La témérité ;
Vers l'étourderie,
L'aimable folie
Conduit la beauté,
Il faut, dès qu'on aime,
D'une ardeur extrême,
Chercher le plaisir,
Ne jamais l'attendre,
Et pour le surprendre,
Après lui courir.

FORMOND.

Tu nous feras découvrir.

LINVAL.

Rassurez-vous, cher oncle !

Air : *Une fille est un oiseau.*

D'un vieux tuteur décrépit,
Je crains peu la surveillance,
Les ruses, la clairvoyance,
Les soins, l'adresse, l'esprit:
Et quoiqu'en toute science,
Ce soit par la patience,
Le tems et l'expérience,
Que l'on est le mieux instruit;
Jeune amour, dès son enfance,
En sait plus quand il commence
Qu'un vieil amour qui finit.

SCENE IV.

LES MÊMES, FRANÇOIS.

FRANÇOIS.

Eh bien ! vous voilà trois ?

LINVAL.

Mon ami, que fait Sophie ?

FRANÇOIS.

Doucement! Elle était ici tout-à-l'heure.

LINVAL.

Est-il vrai ?... mon oncle, quelle ivresse, quel transport !

GERMAIN, (*à part.*)

Il perd l'esprit.

FORMOND.

Laisse-là toutes tes extravagances d'amoureux, et si tu veux cette fois obtenir Sophie, tâche d'agir en homme qui n'aime pas.

LINVAL.

Jusqu'au mariage, soit !

FORMOND. (*à François.*)

Apprends-nous donc où nous en sommes?

FRANÇOIS.

Le voici. Premier point! Tout est perdu!

TOUS.

Comment?

FRANÇOIS.

Le tuteur enlève la pupille, elle consent à partir. Pour comble de malheur, votre lettre tombe entre les mains de M. Dorfeuil, et je me vois chassé....

TOUS.

O ciel!

FRANÇOIS.

Un moment. Second point! mon adresse répare tout. Le départ est remis à ce soir. L'intendant est dehors, le tuteur est sorti; tous les gens hors d'état de nous nuire, la pupille est dans le jardin, sous la garde de mademoiselle Bruno.

LINVAL.

Elle est dans le jardin! Par où?

FORMOND.

Modère-toi.

FRANÇOIS.

Je suis inquiet seulement de la mission qu'a reçue l'intendant. Il est sorti, pour aller vous épier.

FORMOND.

Au portrait que tu m'en avais fait, je l'ai reconnu justement comme il entrait dans notre auberge. Nous n'avons pas eu de peine à gagner les garçons qui se sont emparés provisoirement de mon homme, et l'ont confiné dans une salle basse, jusqu'à nouvel ordre.

FRANÇOIS.

A merveille! voilà qui s'annonce bien. Le vieux jaloux réserve son vin pour les grandes occasions, c'était le cas ou jamais!... Je me suis emparé d'un panier de Bourgogne, destiné pour le voyage; j'ai grisé tous nos valets! Pour le tuteur il ne nous gênera pas de

long-tems ; il m'a recommandé de ne laisser entrer personne, du diable si je lui ouvre ! Il est sorti pour rassembler ceux qui doivent être d'une fête que j'ai imaginé de lui faire donner à sa pupille, afin de l'occuper et gagner du tems.

LINVAL.

Une fête ! oh ! j'en serai. Mon oncle, nous pouvons nous introduire avec les gens du village.

FRANÇOIS.

Il n'y a qu'une petite difficulté ; c'est qu'il n'admet que des jeunes filles de quinze ans.

LINVAL.

Diable !.... Si elles en avaient dix-huit ou dix-neuf, du moins je pourrais !....

FRANÇOIS.

Nous avions encore un autre moyen.

LINVAL.

Lequel ?

FRANÇOIS.

Je ne sais quel est son projet ; mais il attendait ce soir, trois médecins.

LINVAL.

Mon oncle, voilà ce que c'est ; trois médecins, nous voilà trois, vous, Germain, et moi.

GERMAIN.

Mais, Monsieur, je n'ai jamais rien compris à la médecine !

FRANÇOIS.

Je ne vois encore, à ce parti, qu'un petit inconvénient; c'est qu'il regarde la visite des médecins comme inutile, et qu'il m'a donné l'ordre de les renvoyer, quand ils paraitraient.

FORMOND.

Comment s'introduire à présent ?

LINVAL.

Ce n'est pas difficile, nous le sommes, restons.

GERMAIN.

Ce sera plutôt fait.

FORMOND.

Les médecins qu'il a demandés, sont-ils connus de lui, de mademoiselle Bruno ?

FRANÇOIS.

Non, Monsieur; ce sont des médecins qu'il a pri's l'un de ses amis, qui demeure à la ville voisine, de lui envoyer.

FORMOND.

Eh bien ! Il ne nous connoît pas non plus, nous nous présentons à leur place, nous forçons la porte, mademoiselle Bruno reste seule, il faudra bien qu'elle nous reçoive, et nous verrons !

LINVAL.

Vous êtes charmant !

FRANÇOIS.

Partez, allez au devant des médecins, gagnez-les pour qu'ils ne se montrent pas, je vais prévenir ma femme de laisser forcer la porte. (*Il sort.*)

SCENE V.

GERMAIN, FORMOND, LINVAL.

LINVAL.

Sois tranquille, je forcerai. Ne perdons pas un instant.

FORMOND.

Eh bien ! où vas-tu ?

LINVAL.

Air : *De Doche.*

Adieu, je vous fuis, bois charmant,
Puissiez-vous dire à ma Sophie,
Que sous votre ombrage un amant,
Jura de l'aimer pour la vie.
Roses qu'elle viendra cueillir,
Peignez-lui l'éclat de ma flamme ;
Sur tes aîles, tendre Zéphir,
Porte mes soupirs à son ame.

(*Ils vont pour sortir.*)

SCENE VI.

LES MÊMES, FRANÇOIS.

FRANÇOIS.

COMMENT ! Encore ici ? Sophie vient de ce côté, partez donc vîte.

FORMOND.

Allons.

LINVAL, (*rentrant dans le bosquet*)

Ah ! mon cher oncle, partir était possible quand je ne la savais pas si près de moi, mais à-présent.... non, jamais.

FORMOND.

Tu vas tout perdre.

LINVAL.

Eh bien ! mon oncle, cachons-nous dans la charmille, derrière ces fleurs ; vous aurez le plaisir de la voir, de la connaître, et nous partirons, dès qu'elle sera passée.

FORMOND.

Puisque tu le veux, soit. Mais sur-tout pas d'imprudence.

LINVAL.

Moi, mon cher oncle, jamais : vous me connaissez!

GERMAIN.

Prenez garde à vous, je l'apperçois.

FORMOND, LINVAL, GERMAIN, FRANÇOIS.

CHŒUR.

Air : *Je ne vous dirai pas j'aime.*

La voilà, c'est elle-même,
Le chagrin, voile ses traits,
Mais sous sa langueur extrême,
Brillent toujours mille attraits,
Rose, par le froid pâlie,
Même en perdant ses couleurs,
Fut-elle un peu moins jolie,
Est encor reine des fleurs.

(*Formond, Linval, Germain, se cachant derrière les charmilles.*)

SCENE VII.

LES MÊMES (*cachés*), SOPHIE, Mlle. BRUNO, FRANÇOIS.

Mlle. BRUNO.

Venez, ma chère amie, vous reposer sous ce bosquet que l'on vient de parer tout exprès pour vous.

LINVAL, (*à part, regardant Sophie*)

Quoique malade, comme elle est bien !

GERMAIN, (*à part, regardant Mlle. Bruno.*)

Quoique bien portante, comme elle est laide !

FRANÇOIS.

Venez vous asseoir par ici, Mademoiselle.

LINVAL, (*à part.*)

O bonheur ! Près de moi.

FRANÇOIS.

Et vous par-là, Mlle. Bruno.

GERMAIN, (*à part.*)

Les confidens sont toujours bien partagés.

Mlle. BRUNO.

Mlle. BRUNO.

Vas-tu me mettre de l'autre côté du jardin ?

FRANÇOIS.

C'est pour que vous n'empêchiez pas Mademoiselle d'appercevoir tout ce qui peut lui plaire sous cette verdure.

Mlle. BRUNO, (*à Sophie.*)

Eh bien! Allez-vous retomber dans votre mélancolie?

FRANÇOIS.

Allons, Mademoiselle, il ne faut pas vous désespérer, le bonheur n'est pas toujours aussi loin qu'on le croit.

SOPHIE, (*se levant.*)

Ma bonne, je ne sais quelle inquiétude me fait craindre à présent ce départ.

LINVAL, (*à part.*)

Inspiration de l'amour!

SOPHIE.

Air : *De Doche.*

En retrouvant ce que j'adore,
Par un hasard presqu'inoui,
Puis-je espérer trouver encore,
Ce bonheur dont j'avais joui.

LINVAL.

Oui!

SOPHIE.

Oui!... que viens-je d'entendre?

FRANÇOIS.

Mademoiselle, ce n'est rien; c'est apparemment l'écho.

SOPHIE.

Ah! ma bonne, comme cette réponse semble s'accorder avec ma plus douce pensée! toute mon espérance renaît.

Mlle. BRUNO.

Mettez-la donc toute entière dans ce départ.

Même air.

Votre amant est loin, je vous jure,
Si vous ne partez sans délais,
Auprès de vous, je vous l'assure,
Vous ne le verrez jamais.

LINVAL, (*à part*).

Ma foi, je n'y tiens pas. (*Haut*).
Toujours!

SOPHIE.

Toujours!

Mlle. BRUNO.

O ciel!

GERMAIN, (*à part.*)

Nous voilà bien!

FORMOND, (*à part.*)

Imprudent!

FRANÇOIS, (*à part.*)

L'étourdi!

SOPHIE, (*troublée.*)

J'ai cru reconnaître l'accent.

FRANÇOIS.

C'est l'accent de la vérité, croyez-le.

SOPHIE.

Qui peut avoir fait cette réponse?

Mlle. BRUNO.

Eh! Mademoiselle, c'est François qui....

FRANÇOIS.

Certainement, Mademoiselle, vous m'avez pris pour un écho!

TRIO (*Du Barbier de Séville.*)

SOPHIE.

Ensemble.

Oui, ceci cache un mystère,
J'ai bien reconnu sa voix.
S'il était-là dans le bois !

GERMAIN, FORMOND, LINVAL.

Par prudence il faut se taire,
Et s'enfoncer dans le bois.
Enfonçons-nous dans le bois.

FRANÇOIS.

Elle soupçonne un mystère,
Enfoncez-vous dans le bois.

Mlle. BRUNO.

D'avoir part à ce mystère,
Moi, je soupçonne François,
L'amoureux est dans le bois !...

(*Formond, Linval et Germain, disparaissent.*)

SOPHIE.

Air : *Trouverez-vous un Parlement.*

De cet accent de bonne foi,
Mon ame a lieu d'être étonnée.

Mlle. BRUNO.

Mademoiselle, croyez-moi,
Continuons notre tournée.

SOPHIE.

Ah ! compatis à mon malheur,
Je ne puis marcher, mon amie.

Mlle. BRUNO.

J'entends, je crois, votre tuteur.

SOPHIE.

Fuyons bien vite, je t'en prie.

(*Elles sortent*).

SCENE VIII.

FRANÇOIS, *(allant écouter à droite.)*.

O ciel ! Quel tapage ! Il aura trouvé la grande porte fermée, la petite porte ouverte. Que faire ? Allons, puisqu'il va tout savoir, il vaut autant que ce soit par moi. Grand dieu ! comme il est en colère !... Eh bien ! Colère contre colère, et nous allons voir.

SCENE IX.

DORFEUIL, FRANÇOIS.

DORFEUIL.

C'EST affreux, c'est épouvantable !

FRANÇOIS, *(à part.)*

A mon tour ! (*très-haut.*) C'est épouvantable ! c'est affreux !

DORFEUIL.

Te voilà maraud ?

FRANÇOIS

Arrivez donc, Monsieur, vous me voyez dans un courroux.,..

DORFEUIL.

Tu me vois dans une fureur !...

FRANÇOIS.

Vous avez dû trouver la petite porte ouverte.

DORFEUIL.

Sans doute elle l'était.

FRANÇOIS.

Là, je l'aurais parié, Monsieur.

DORFEUIL.

Il fallait y veiller.

FRANÇOIS.

Monsieur, je ne réponds que la grande porte. Il ne faut pas vous en prendre à moi, votre intendant garde la clef : c'est apparemment la suite d'une négligence de sa part. Elle a pensé vous être funeste.

DORFEUIL.

Comment ! Que s'est-il passé ?

FRANÇOIS.

Monsieur, j'ai dans l'idée que l'amoureux est entré.

DORFEUIL.

Eh bien ! Quand je te le disais ?

FRANÇOIS.

Je ne vous ai pas dit le contraire.

DORFEUIL.

Crois-tu qu'il y soit encore ?

FRANÇOIS.

J'en serais bien fâché pour lui, s'il était encore dans le jardin. O colère ! O fureur ! (*très-haut*). Perfide amant ! sachez que vous êtes découvert ; oui, vous êtes découvert ; fuyez, croyez-moi, sortez, n'attendez pas qu'on vous trouve.

DORFEUIL.

Modère-toi, mon ami.

FRANÇOIS.

Non, Monsieur, je ne me modère pas, je prends la chose trop à cœur. S'il tombe entre vos mains, je ne réponds plus de moi. (*très-haut*) Fuyez, partez reprenez le chemin que vous avez pris. Craignez la colère d'un tuteur respectable, et celle de François.

DORFEUIL.

Calme-toi, je t'en prie.

FRANÇOIS.

Eh bien! Monsieur, puisque vous le voulez, je me calme (*A part*). Je crois qu'ils m'auront entendu. (*Haut*). Oui, Monsieur, je me calme par déférence

pour vous : mais il faut prendre à l'instant des précautions, faire rassembler tous vos gens, et battre le bois pour les trouver.

DORFEUIL

J'y pensais.

FRANÇOIS.

Nous avons toujours les mêmes idées.

DORFEUIL.

Combien je te dois encore cette fois !

FRANÇOIS.

Ah ! Monsieur, vous ne voyez rien !

DORFEUIL.

Mais comment as-tu donc su qu'il était dans le jardin ?

FRANÇOIS.

C'est une aventure!... vous n'en reviendrez pas Monsieur. Figurez-vous que mademoiselle votre pupille était venue jouir ici du coup-d'œil de vos préparatifs innocens!.... soudain !..... Une voix s'est fait entendre dans le bois.

DORFEUIL.

Sois sûr que c'était lui.

FRANÇOIS.

Probablement, Monsieur!... Mais comme il ne répétait que les derniers mots que votre pupille prononçait, j'ai été assez heureux pour avoir la présence d'esprit de lui faire croire que c'était l'écho qu'elle entendait, et Mlle. Bruno, toujours prudente, l'a emmenée avant qu'elle n'ait pu s'appercevoir de la vérité. Tenez, voilà Mlle. Bruno qui vient sûrement pour vous mettre au fait, et je regarde comme un grand avantage d'avoir pu vous en parler le premier.

DORFEUIL.

Je reconnais-là ton zèle.

FRANÇOIS.

Ah ! si vous saviez quel intérêt je prends à tout cela ! (*A part*). Tenons-nous bien !

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, Mlle. BRUNO.

Mlle. BRUNO.

MONSIEUR, je vous cherche, apprenez, sachez.....

FRANÇOIS.

J'ai tout dit à Monsieur, Mademoiselle. C'était l'amoureux.

Mlle. BRUNO, (*à part*).

Il a tout dit à Monsieur : et moi qui le soupçonnais !

DORFEUIL.

Sophie a-t-elle reconnu la voix ?

Mlle. BRUNO.

Pas tout-à-fait. Mais elle doute, elle balance !

DORFEUIL.

Bon ! j'ai un moyen de lui prouver que ce n'est pas celle de Linval.

FRANÇOIS, (*à part.*)

Diable ! (*Haut.*) et lequel, Monsieur ?

DORFEUIL.

François, tu lui remettras cette lettre que je lui fais écrire au nom de l'oncle de Linval, et que j'avais préparée dans l'intention de la détacher de lui tout-à-fait. Vous, Mademoiselle Bruno, pour ne lui donner aucune défiance, vous la ramenerez ici, quand j'aurai bien fait parcourir le bois par mes gens... Nous nous éloignerons pour laisser François lui remettre la lettre.

FRANÇOIS.

Je suis très-fort de cet avis. J'arrangerai çà.

DORFEUIL, (*à Mlle. Bruno.*)

Retournez auprès d'elle, et parlez-lui toujours en ma faveur.

Mlle. BRUNO.

Soyez tranquille !

DORFEUIL.

Quel triomphe pour vous, si vous parvenez à me rendre aimable à ses yeux !

Mlle. BRUNO.

Vous savez, Monsieur, que je suis pour les choses difficiles. (*Elle sort.*)

SCENE XI.

DORFEUIL, FRANÇOIS.

DORFEUIL.

QUANT à nous, mon ami, nous allons maintenant faire notre battue.

FRANÇOIS.

Je vais commencer par aller fermer la petite porte.

DORFEUIL.

Inutile. Ils avaient laissé la clef, j'ai fermé comme tu penses bien. Nous le tenons. Ah! Ah ! mon ami, je vous tiens !

FRANÇOIS.

(*à part.*) Ils vont être pris ! (*haut.*) on vous tient Messieurs, on vous tient !

DORFEUIL.

Paix donc !

FRANÇOIS.

Vous ne concevez pas mon agitation. S'ils pouvaient s'échapper !

DORFEUIL.

Rassure-toi, j'ai la clef.

FRANÇOIS.

Dieux ! Vous allez être pris, messieurs, ah ! ah !... vous allez être pris.

DORFEUIL.

Air : *De Claudine.*

Avec quelle ardeur extrême
Tu prends feu dans ce moment ?

FRANÇOIS.

Oh ! monsieur, plus que vous-même,
J'enrage contre l'amant !

DORFEUIL.

Mais à quoi sert ta colère,
Puisque mon triomphe est sûr !

FRANÇOIS.

Monsieur, je voudrais le faire
Passer par-dessus le mur.

DORFEUIL.

Non, non ; pas de voie de fait, jamais de voie de fait !.... Je serais seulement charmé que mes gens le connussent, en cas qu'il lui prenne fantaisie de se représenter. Tu m'as donné un excellent conseil, je cours chercher mes gens. (*Il sort.*)

SCENE XII.

GERMAIN, FORMOND, FRANÇOIS, LINVAL.

FRANÇOIS.

Et moi qui les croyais dehors ! je n'ai plus qu'à me pendre après ce coup-là.

FORMOND. (*paraissant à l'entrée de l'allée à droite.*) François ?

FRANÇOIS.

Entrez, Messieurs, il est parti. Mais vous êtes enfermés.

FORMOND.

Nous sommes perdus !

LINVAL.

Quoi ! mon oncle : je suis enfermé avec elle, et vous appellez cela être perdu ?

FORMOND.

Oui. Et avec tout ton bonheur, comment sortirons-nous d'ici ?

FRANÇOIS.

Je ne sais trop comment vous apprendre une fâcheuse nouvelle, êtes-vous alertes, Messieurs ?

LINVAL.

Parles donc ?

FRANÇOIS.

Vous a-t-on jamais donné la chasse ?

FORMOND.

Comment ?

FRANÇOIS.

Eh bien ! Messieurs, c'est qu'on va vous la donner.

LINVAL.

Que dis-tu !

FRANÇOIS.

Vous croyant partis, j'ai engagé monsieur Dorfeuil à rassembler ses gens pour battre le bois.

LINVAL.

Miséricorde !

FORMOND.

Tu as voulu entrer malgré moi, rester malgré moi, que faire, là, je te le demande ?

LINVAL.

Cela ne me regarde pas, cher oncle; vous êtes venu pour réparer mes sottises, moi, pour en faire. A votre tour, voyons comment vous nous tirerez de là.

FRANÇOIS.

Paix! Je vous sauve tous! . grace au panier de vin, monsieur Dorfeuil va mettre un peu de tems à réveiller, à rassembler ses gens. Attendez-moi là, je suis à vous dans la minute. A propos, le tuteur m'a chargé de remettre une lettre à Sophie, je puis en donner une autre en place de la sienne. Si vous avez tout ce qu'il faut pour écrire, écrivez. (*Il sort.*)

GERMAIN, (*tirant un écritoire.*)

Voilà le bureau!

SCENE XIII.

FORMOND, LINVAL, GERMAIN.

FORMOND.

PAS d'imprudence dans ce que tu diras : surtout, épargne-lui tous ces beaux discours d'amans.

LINVAL.

Oh! mon oncle, je sais que le tems presse, vous allez voir!.... (*Il écrit.*)

« Je vous retrouve donc enfin, ma chère Sophie!
« ma vie, ma seconde ame! ô vous que j'adore!....

FORMOND.

Mais que dis-tu là?

LINVAL.

Pas un mot inutile, mon oncle!..
« Tel que l'on voit, après un long hiver, la douce
« saison des amours ramener dans nos champs....

FORMOND.

Grace au moins de la comparaison, au fait.

LINVAL.

Un mot encore.
« Je suis dans le Jardin, un des gens de la maison est

« dans nos intérêts, croyez pour la vie à l'assurance,
« d'un sentiment éternel !... » Voilà ce que c'est.

GERMAIN.

Ciel ! un homme vieux et laid !

FORMOND, LINVAL.

C'est le tuteur, sans doute.

SCENE XIV.

LES MÊMES, DORFEUIL.

DORFEUIL, (*arrivant.*)

FRANÇOIS? François ?... (*à part.*) Ah ! voilà nos trois Messieurs ! Uniforme, habit galonné, frac rouge !.. Allons achever d'éveiller mes gens ! Comment diable se seront-ils grisés, moi qui ne leur donne que de l'eau !.... (*Il sort.*)

SCENE XV.

FORMOND, LINVAL, GERMAIN.

FORMOND.

MALHEUR sur malheur?

GERMAIN.

Accident sur accident.

SCENE XVI.

LES MÊMES, FRANÇOIS.

FRANÇOIS, (*arrivant.*)

VOUS êtes sauvés !

FORMOND.

Oui. Le tuteur nous a surpris.

LINVAL.

Bah ! mon oncle, il ne nous a vus que par le dos.

FRANÇOIS.

En ce cas là, du sang froid, rien n'est perdu ; la lettre est-elle écrite ?

LINVAL, (*lui donnant la lettre.*)

La voici.

FRANÇOIS.

Bien ! apprennez comment je vous tire de ce mauvais pas !.. Vous êtes les trois médecins que monsieur Dorfeuil attend, vous êtes entrés pendant que la petite porte était ouverte, et comme il n'a plus besoin des médecins, vous serez du moins renvoyés poliment.

TOUS.

C'est toujours ça.

FORMOND.

Mais sous de tels costumes, veux-tu que nous passions.....

FRANÇOIS.

Je viens d'y pourvoir. Pendant qu'il réveille ses gens, je suis monté chez lui, j'ai pris tout ce qu'il fallait pour vous déguiser, habit noir, manteau ; vous trouverez tout dans ce petit bosquet écarté.

LINVAL.

Allons, mon oncle, vîte à la toilette.

FRANÇOIS.

J'entends marcher, fuyez !

GERMAIN.

Vîte, vîte. (*Ils sortent*).

SCENE XVII.

FRANÇOIS.

Moi, je reste ici pour faire le guet, et diriger les

recherches d'un autre côté. On vient, ah ! mon dieu ! quels visages funèbres ! ce sont nos médecins véritables. Eh bien ! nous n'en manquerons pas, les marauds auront profité de l'ordre que j'ai donné de laisser forcer la porte par les autres. Ne nous déconcertons pas et cherchons là. (*Il réfléchit.*) J'y suis !...

SCENE XVIII.

FRANÇOIS, LES TROIS MÉDECINS.

FRANÇOIS.

Que veulent ces Messieurs ?

LE MÉDECIN.

Nous sommes les médecins que monsieur Dorfeuil a mandés.

FRANÇOIS.

Ah ! vous êtes les docteurs mandés par monsieur Dorfeuil ?

LE MÉDECIN.

Précisément.

FRANÇOIS.

Eh bien ! Messieurs, je suis chargé de vous dire qu'il ne vous demande plus, chargé de vous remercier et de vous congédier.

LE MÉDECIN.

Comment ! monsieur Dorfeuil ne veut pas nous voir ; par quelle raison ?

FRANÇOIS.

Attendez, Messieurs, je vais vous en faire.... je vais vous en faire part. Figurez-vous que la pupille a une grande aversion pour les médecins, ce qui est très-déraisonnable.

LE MÉDECIN.

Ce garçon a du bon sens.

FRANÇOIS.

Bref ! monsieur Dorfeuil n'aurait pas demandé mieux que de vous voir, mais vos habits noirs suffiraient pour effrayer la jeune personne, en conséquence, il auroit voulu que vous ne fussiez pas vêtus de la sorte. Ne perdez donc pas un instant, partez tout de suite et revenez demain, après demain ou le jour d'après, vous serez toujours à tems.

LE MÉDÉCIN.

Monsieur Dorfeuil aurait dû nous mander cela.

FRANÇOIS.

Trait de lumière ! Sans vous obliger à faire un second voyage, je pourrais vous procurer ici des habits qui vous iront à merveille : attendez-moi là, je vais vous les chercher, et pour vons habiller, vous passerez dans cette allée, crainte d'être vus. (*Il sort.*)

SCENE XIX.

LES MÉDECINS.

CELA vaudra beaucoup mieux. Allons, monsieur Dorfeuil est riche, et nous n'aurons pas perdu nos pas si nous parvenons à persuader à la jeune personne qu'elle est en état de voyager, ne négligeons rien.

Air : *D'enfin nous y voilà.*

La chose est assez commune,
Il faut par fois, mes amis,
Pour attraper la fortune,
En route changer d'habits.
Quittons ceux d'homme d'esprit,
De savant et d'érudit,
Ce n'est pas sous ceux-là qu'on s'enrichit.

SCENE XX.

LES MEMES, FRANÇOIS.

FRANÇOIS, (*apportant les habits de Formond, de Linval et de Germain.*)

VOILA ce qu'il vous faut, vous celui-ci, vous celui-ci, vous celui-là.

LE MÉDECIN.

Un habit d'officier à moi !

FRANÇOIS.

Vous serez le docteur d'un régiment.

LE MÉDECIN.

Mais cela m'ira-t-il ?

Air : *Monsieur je remplis mon devoir.*

A merveille ! dans tous pays,
Soit qu'on en dise ou qu'on en raille,
Bien d'autres portent des habits
Qui ne sont pas faits pour leur taille.

(*Les médecins sortent*).

SCENE XXI.

FRANÇOIS, (*seul.*)

NE perdez pas un instant; n'oubliez rien; l'épée, le chapeau, cachez vos habits dans la charmille; boutonnez, aggraffez, c'est cela. Bravo ! Maintenant envoyons-leur les gens de M. Dorfeuil; faisons les mettre dehors et n'oublions pas de remettre à Sophie la lettre de Linval, à la place de celle du tuteur.

SCENE

SCENE XXII.

FRANÇOIS, (*les médecins rentrent habillés*).

Nos gens viennent par ici, bon ! Ces messieurs sont déjà prêts : c'est bien, messieurs, très-bien ! Je vous souhaite bien le bonjour. Faites-moi le plaisir d'attendre là, qu'on vienne vous chercher.

(*Il sort*).

SCENE XXIII.

LES MÉDECINS, VALETS DE M. DORFEUIL.

LE MÉDECIN, (*voyant arriver les valets.*)

Je crois que nous n'attendrons pas long-tems.

PREMIER VALET, (*s'arrêtant dans le fond.*)

(*Apart*). Uniforme, habit rouge et bleu, ce sont eux! (*Haut*). Ces messieurs veulent-ils bien se donner la peine de nous suivre ?

LE MÉDECIN.

Nous voilà prêts ! (*Aux autres médecins*). Toute la maison pour nous accompagner! Quelle cérémonie!

LE VALET, (*très-impérieusement*).

Allons, marchez, Messieurs.

LE MÉDECIN.

Au moins on connaît ici le prix du talent.

(*Les valets emmènent les médecins*).

SCENE XXIV.

DORFEUIL.

NOTRE galant est si étonné d'être pris, qu'il n'a pas fait la moindre résistance : comme l'on est sot, lorsque l'on est attrapé, comme l'on est sot ! Otons maintenant à Sophie l'idée qu'elle a pu concevoir sur cette voix. Mlle. Bruno la ramène fort à propos. Faisons signe à François de venir lui remettre la lettre qui, j'espère, la détachera tout-à-fait de Linval.

SCENE XXV.

DORFEUIL, Mlle. BRUNO, SOPHIE.

SOPHIE.

AH ! ma bonne, tu ne me persuaderas jamais le contraire : c'était le son de sa voix. Ce double écho, ce mot *toujours*, tout cela n'est pas naturel.

Mlle. BRUNO.

Eh pourquoi !

Air :

Des autres empruntant le style,
En colibets, en doux propos,
Dans les champs ainsi qu'à la ville,
On trouve partout des échos,
Ils répètent tous à la ronde,
Et même en prose ainsi qu'en vers,
On en voit beaucoup dans le monde,
Qui redisent tout de travers.

SOPHIE.

Tu plaisantes : mais rien n'est plus certain !

SCENE XXVI.

LES MÊMES ; FRANÇOIS.

DORFEUIL.

APPROCHE, François, que viens-tu faire ?

FRANÇOIS.

(*Bas.*) N'oubliez pas de vous éloigner. (*Haut*). Monsieur , j'apporte une lettre qui vient d'arriver pour Mademoiselle.

SOPHIE.

Une lettre pour moi ! Dieux ! Si c'était....

DORFEUIL.

Donnez à Sophie , François, donnez à Sophie, je ne me permets jamais.... Un honnête homme ne se permet jamais d'ouvrir les lettres qui ne lui sont pas adressées. Je m'éloigne même pour qu'elle puisse la lire plus librement.

(*Il sort,*)

FRANÇOIS.

Elle vous saura gré du procédé.

SCENE XXVII.

FRANÇOIS, SOPHIE.

FRANÇOIS.

LISEZ vîte, Mademoiselle. C'est de M. Linval.

SOPHIE.

Grands dieux !

FRANÇOIS.

Oui , Mademoiselle.

SOPHIE.

Son écriture ! Une lettre de Linval !....

FRANÇOIS.

O ciel ! Mais vous perdez tout.

SCENE XXVIII.

LES MÊMES , Mlle. BRUNO.

Mlle. BRUNO.

QUOI donc ? Qu'est-ce que c'est ?

FRANÇOIS, (*à part*).

Elle l'a tient : sauve qui peut !

(*Il sort*).

SCENE XXIX.

SOPHIE, Mlle. BRUNO, DORFEUIL.

SOPHIE.

UNE lettre de lui, ma bonne, une lettre ! vois.

Mlle. BRUNO, (*prenant la lettre*).

De qui ?

SOPHIE.

De Linval, ma bonne, ah ! j'en mourrai de joie.

DORFEUIL.

Eh bien ! Qu'entends-je ? (*A part*). Dieux ! ce n'est pas celle que j'avais donnée à François.

SOPHIE.

Eh, quoi ! vous l'ouvrez, Monsieur ? Vous disiez dans l'instant qu'un honnête homme ne se permettait jamais...

DORFEUIL.

Oui, mon enfant : mais ici c'est bien différent. C'est moi, ton tuteur... Permets que je parcourre seulement.

SOPHIE.

(*A part*). Quelle tyrannie ! (*Haut*). Hâtez-vous donc, Monsieur. Ah ! Quelle joie ! quel transport ! Il écrit donc !

DORFEUIL, (*après l'avoir lue*).

A Mlle. Bruno). Changeons le contenu de la lettre, en la lisant. Dites comme moi. — Ciel !

SOPHIE.

Quoi donc ?

Mlle. BRUNO, (*lit.*)

Dieux !

SOPHIE.

Vous m'effrayez, Monsieur.

DORFEUIL.

Ecoutes, ma chère enfant, et vois si tu devais compter sur l'amour de ce Linval!

(*Feignant de lire*),

» Toulouse, le....

SOPHIE.

Toulouse!

Mlle. BRUNO.

Il est à Toulouse.

SOPHIE.

A plus de cent lieues d'ici!

Mlle. BRUNO.

Donc, ce n'est pas lui que vous avez pu entendre.

SOPHIE.

Après, Monsieur?

DORFEUIL.

» Je sais, Mademoiselle, que vous conservez l'es-
» poir de me voir à vos pieds....

SOPHIE.

Je frémis !

DORFEUIL.

» Je dois vous dire la vérité....

Mlle. BRUNO.

Oui, la vérité!

DORFEUIL.

Et tu veux que je poursuive ?

SOPHIE.

Achevez, Monsieur.

DORFEUIL.

» Je vais unir mon sort à celui de la femme....

SOPHIE.

Dieux!

Mlle. BRUNO.

Oui, à celui de la femme...

SOPHIE.

Je meurs!

DORFEUIL.

Secourez-la, Mlle. Bruno.

SOPHIE.

Non, Monsieur! non. Poursuivez, lisez jusqu'à la fin : depuis long-tems je suis faite à souffrir; j'aurai le courage d'entendre tout.

DORFEUIL.

Non, mon enfant, je n'acheverai pas cette indigne lettre.

SOPHIE.

Air : *Ma tendresse vous irrite.*

Quand je l'aimais pour la vie ?

DORFEUIL.

Ah ! c'était une folie !

SOPHIE.

Je suis donc enfin trahie !

DORFEUIL, Mlle. BRUNO.

D'un pas si glissant,
J'espère,
Jour prospère ! (*bis.*)
C'est sortir adroitement. (*bis.*)

SOPHIE.

Quelle peine (*bis.*)
Est la mienne !

DORFEUIL, Mlle. BRUNO.

Je comptais avec le tems,
Qu'il te tiendrait ses sermens !

SOPHIE.

Quand on aime
Comme j'aime,
Ah ! quelle douleur extrême !
De perdre son bien suprême !

DORFEUIL, Mlle. BRUNO.
Tout jeune amant est de même,
Et trahit celle qu'il aime.

SOPHIE.
Je ne puis, de ce que j'aime,
Croire cette horreur extrême;
Ah! que je lise moi-même!

DORFEUIL.
Non. Tu le voudrais envain.

SOPHIE.
Oui, que je lise moi-même.

DORFEUIL.
Epargne-toi ce chagrin.

SOPHIE.
Rendez, rendez-moi sa lettre.

DORFEUIL.
Je ne puis te la remettre.

Mlle. BRUNO.
N'allez pas la lui remettre.

SOPHIE.
Moi-même je veux connaître....

DORFEUIL.
Tiens, la voilà, cette lettre. *(Il déchire la lettre.)*

SOPHIE.
Quoi! vous déchirez sa lettre?

DORFEUIL.
Voilà son indigne lettre.

SOPHIE.
Au lieu de me la remettre,
Pourquoi déchirer sa lettre?

ENSEMBLE.
Mon malheur est donc certain,
J'ai perdu toute espérance.
Ah! pour moi quelle souffrance!
Combien mon sort est affreux!

Ensemble { DORFEUIL.
Je t'épargne ce chagrin.
Elle n'a plus d'espérance,
Et nous la verrons, je pense,
Céder bientôt à mes vœux.

Ma chère amie, je suis désespéré de te voir affligée de la sorte, mais sois persuadée que mes soins, le tems, ce voyage.... (*à part.*) Je la tiens !

SOPHIE.

Ah ! ma bonne, à quoi servirait-il à présent de retrouver un ingrat ?.... Viens, ma bonne, j'ai tout perdu. Nous resterons ici, Monsieur, qu'importe le lieu où je dois cesser de vivre ? (*Elles sortent.*)

SCENE XXX.

DORFEUIL.

PESTE ! Elle ne veut pas partir ! Je retomberai donc toujours d'embarras en embarras !.... Quel bonheur d'avoir surpris cette lettre ! oh ! si je puis ratrapper ce coquin de François.

SCENE XXXI.

DORFEUIL, FRANÇOIS.

FRANÇOIS, (*entrant.*)

(*à part.*) ELLE aura vu la lettre, faisons maintenant renvoyer nos faux médecins.... (*haut.*) Monsieur je viens vous apprendre.

DORFEUIL.

Ah ! vous arrivez à propos, traître, scélérat !

FRANÇOIS.

Allons, Monsieur, voilà, selon votre coutume, que vous vous emportez avant de m'entendre. De quoi s'agit-il ?

DORFEUIL.

Je vais me faire comprendre, en te chassant. Tu

as remis une lettre de l'amoureux à la place de la mienne.

FRANÇOIS.

Ce n'est pas possible, Monsieur.

DORFEUIL.

Quoi ! tu me soutiendras....

FRANÇOIS.

Mais, attendez donc.... Pardonnez-moi, Monsieur, c'est possible. O ciel ! tout est perdu si elle a vu cette lettre, Monsieur, empêchez-la bien vite de la voir. Courez....

DORFEUIL.

Elle ne l'a pas vue, j'ai su la soustraire à tems.

FRANÇOIS.

(*A part.*) O contre-tems fâcheux ! (*haut.*) Elle ne l'a pas vue, quel bonheur !... pour vous !... je vois clairement à présent qu'elle est de l'amoureux. Oui, Monsieur, je serais fort étonné si la lettre n'était pas de l'amoureux.

DORFEUIL.

Mais elle est de lui, te dis je.

FRANÇOIS.

Eh bien ! oui, Monsieur, c'est ce que je me tue de vous dire. Rappellez-vous que vous m'avez remis tantôt une lettre.

DORFEUIL.

Oui.

FRANÇOIS.

Vous vous en souvenez ? Eh bien ! Sitôt après, je retourne à ma porte, un homme se présente, c'était encore l'amoureux ! Il me propose une forte somme, si je veux remettre une lettre à Sophie. Mais vous sentez qu'un fidèle serviteur.....

DORFEUIL.

Fidèle serviteur, et tu la remets !

FRANÇOIS.

Un moment ! Monsieur, je refuse d'abord l'argent, je m'emporte, je menace, je sors pour appeller vos gens et le renvoyer. Etait-ce bien, Monsieur ?

DORFEUIL.

C'était ton devoir.

FRANÇOIS.

Vous allez voir maintenant où le desir de bien faire, peut nous entraîner. La lettre que vous m'avez remise était là, sur une table : pendant que j'appellais du renfort, l'amoureux très-probablement se sera apperçu que cette lettre s'adressait à Sophie ; il aura mis la sienne à la place, emporté la vôtre. Je ne me connais pas en écriture, je n'ai rien soupçonné du tout, et j'ai remis sa lettre, croyant faire à merveille. Voilà, Monsieur, ce que je vois de plus vraisemblable à supposer.

DORFEUIL.

Cependant par sa lettre, l'amoureux prévenait Sophie qu'il avait une intelligence dans la maison.

FRANÇOIS.

Nomme-t-il celui ?....

DORFEUIL.

Eh ! non, malheureusement.

FRANÇOIS.

En ce cas là, Monsieur, je ne vois que votre intendant, il a laissé la petite porte ouverte, il n'est pas revenu vous prévenir des démarches de l'amoureux, pas de doute, c'est lui.

DORFEUIL.

J'ai toujours eu des soupçons sur cet homme-là.

FRANÇOIS.

(*A part.*) Bravo ! nous voilà sauvés ! (*haut.*) Du reste, apprenez que les médecins que vous attendiez, sont entrés pendant que la petite porte était ouverte,

et je viens vous demander la clef pour les renvoyer.

DORFEUIL.

Garde-t-en bien ; figure-toi que Sophie, désespérée de l'infidélité de Linval, dont j'ai su la convaincre, ne veut plus absolument partir, et j'ai besoin de ces Messieurs, plus que jamais.

FRANÇOIS.

Je vais vous les présenter. (*Il sort.*)

DORFEUIL.

Prenons garde à quelque surprise, et ne les introduisons pas, sans m'être bien assuré que ce sont ceux qui me sont envoyés. Approchez, Messieurs, approchez.

SCENE XXXII.

LES MÊMES, FORMOND, LINVAL, GERMAIN.

FORMOND.

MONSIEUR, nous nous faisons un plaisir de nous rendre à votre invitation.

GERMAIN.

Oui, Monsieur un très-grand plaisir.

LINVAL.

Veuillez nous conduire sur-le-champ, près de la malade, nous sommes très-empressés.

DORFEUIL.

Un instant, Monsieur, veuillez d'abord me remettre la lettre dont vous devez être chargé pour moi.

FORMOND, (*à Linval.*)

Une lettre ! Je n'y avais pas songé.

LINVAL.

Air : *Décachetter.*

Nous allons vous la remettre.

FORMOND.

Qu'as-tu fais de cette lettre ?

GERMAIN, (*à Linval.*)

Vous l'avez, cher docteur.

LINVAL.

Non pas, c'est vous.

FORMOND.

Quoi ! c'est moi ? d'honneur !

ENSEMBLE.

Je ne trouve pas la lettre.
Qu'avons-nous fait de la lettre ?
Le diable emporte la lettre.

DORFEUIL, (*à part.*)

Voilà des gens qui commencent à me devenir suspects.

FRANÇOIS.

Et à moi aussi, Monsieur. Cette diable de lettre va nous porter malheur. Fouillez-vous donc toujours !.. O mon dieu ! Monsieur, quel bruit ? Voyez donc.

DORFEUIL.

Qu'est-ce que ce peut être ? Je suis à vous dans l'instant, Messieurs. François, ne les quitte pas.

(*Il sort.*)

SCENE XXXIII.

LES MÊMES, HORS DORFEUIL.

FORMOND.

POINT de lettre à présent.

FRANÇOIS.

Allons, vîte, il faut trouver un expédient.

LINVAL.

Bah ! l'amour nous protégera.

GERMAIN.

Dieux ! nos habits ; les médecins véritables qui reviennent.

FORMOND.

Eh bien ! tu vois comme l'amour nous sert ?

GERMAIN.

Jamais nous ne nous tirerons de là !

FRANÇOIS.

Ma foi !.. Ne vous déconcertez pas si vous pouvez; Je veille à tout. (*Il sort.*)

SCENE XXXIV.

FORMOND, LINVAL, GERMAIN, DORFEUIL, LES TROIS MÉDECINS.

DORFEUIL.

Messieurs, je ne vous comprends pas du tout, et je suis bien surpris de l'esclande que vous osez faire, après la modération avec laquelle je vous ai fait mettre dehors.

LE MÉDECIN.

(*A ses confrères.*) Continuez de ne rien dire, afin de ne pas embrouiller l'affaire. (*à Dorfeuil.*) Mais, Monsieur ! c'est nous qui n'y comprenons rien ; au lieu de nous introduire auprès de vous, on nous conduit à la porte ! .. En dépit de vos gens, nous nous sommes obstinés à vouloir vous parler : nous disputons depuis une heure et voilà le sujet du tapage que vous avez entendu.

DORFEUIL.

Ah ! ça, Messieurs, croyez-vous que je ne vois pas qui vous êtes ?

LE MÉDECIN.

Que diable ! Monsieur, rien n'est plus facile à voir.

Nous sommes les trois médecins que vous avez demandés.

DORFEUIL.

Comment, comment, des médecins ! vous ?

LINVAL, (*à part.*)

Nous y voilà !

FORMOND.

(*A part.*) Laisse-moi dire. (*Haut.*) Qu'entends-je ? Monsieur, encore trois médecins ! Doutez-vous de nos talens ?

GERMAIN.

Encore trois médecins ! Oui, Monsieur, c'est affreux !

LINVAL.

Trois médecins quand je suis ici! c'est abominable.

DORFEUIL.

Je vois le fait. Quoi, Messieurs, vous prétendez passer pour des médecins, sous de tels habits?

LE MÉDECIN

Rien de plus simple !.... Sachant que vous désiriez que nous ne nous présentassions pas en costume ordinaire, nous nous sommes contentés des premiers venus, quoiqu'ils ne convinssent pas trop à des médecins.

FORMOND, (*à part.*)

Nous allons être découverts. Partons.

TOUS LES TROIS.

Trois médecins! Nous ne souffrirons pas un pareil affront. Adieu, Monsieur.

DORFEUIL.

Un moment, Messieurs ! Je connais ceux-ci.

FORMOND.

C'est différent, Monsieur, nous restons !...

SCENE XXXV.

LES MÊMES, FRANÇOIS.

FRANÇOIS; (*à part.*)

Ils doivent être dans la crise ; venons à leur secours !

LE MÉDECIN.

Tenez, Monsieur, voilà justement le garçon qui nous a fait changer d'habits, et qui nous reconnaîtra.

FORMOND, (*bas à François*).

Prends-garde à toi !

FRANÇOIS.

Quoi, Monsieur, vous voilà ?

LE MÉDECIN.

Vous voyez qu'il me reconnaît ?

FRANÇOIS.

Venez-vous pour me séduire encore ?

LE MÉDECIN.

Vous séduire ? Apprenez, Monsieur, que je n'ai jamais séduit personne.

FRANÇOIS.

Je vous avertis, Monsieur, que ces choses-là ne réussissent pas avec moi.... Vous ne me connaissez pas, Monsieur, (*à Dorfeuil*), c'est l'homme de tantôt.

DORFEUIL.

Allons, Messieurs, ne vous donnez pas plus long-tems la peine de vous faire passer pour ce que vous n'êtes pas.

FORMOND.

C'est nous qui sommes les médecins que monsieur attendait.

LE MÉDECIN.

Eh ! non, Monsieur, c'est impossible !

GERMAIN.

Comment impossible ! Nous, les médecins les plus étonnans ; nous qui n'avons jamais tué aucun malade.

LE MÉDECIN.

Vous voyez bien que ce ne sont pas-là des médecins. Quant à nous, habitués à guérir....

LINVAL.

Guérir ! Vous voyez bien qu'ils ne sont pas du métier.

LE MÉDECIN.

J'enrage ! Vous faut-il des preuves, Messieurs ?

GERMAIN.

Peste ! Des preuves !

FORMOND.

(*Aux deux autres*). Dites comme moi ! (*Haut*). O ciel ! me trompé-je !... Je ne l'avais pas reconnu d'abord. C'est lui ! .. Eh quoi ! Monsieur, c'est vous ?

DORFEUIL.

Qui donc ? Qui donc ?

FORMOND.

Eh ! parbleu ! M. Linval, que j'ai eu le plaisir de guérir, à Paris, d'une fièvre chaude. Je le reconnais à présent.

LINVAL.

(*A part*). C'est cela mon oncle : (*haut*) c'est lui-même pour lequel j'ai été appellé en consultation.

GERMAIN.

Eh ! mais, je crois aussi !... Mon dieu ! C'est lui !... Monsieur, avez-vous toujours là de ces vapeurs noires ?

FRANÇOIS.

Voilà ce que c'est !...

DORFEUIL.

DORFEUIL.

Ah ! ah ! Messieurs, vous ne vous attendiez pas à être reconnus de la sorte.

LE MÉDECIN.

Ah ! çà, voyons, se moque-t-on ici de la Faculté ?

FORMOND.

Que diable venez-vous donc faire ici, mon cher ami ?

LINVAL, GERMAIN.

Oui, que venez-vous faire ici ?

DORFEUIL.

Ce qu'il vient faire ? Ce qu'il ne fera pas. Il vient pour m'enlever ma pupille, mais le voilà démasqué. Vous êtes démasqués, Messieurs.

FRANÇOIS (*à Dorfeuil*).

Dans le fait, ils sont un peu déconcertés de trouver là ces messieurs.

DORFEUIL.

Comment Sophie peut-elle s'être prise de belle passion pour cet homme-là ?

FRANÇOIS.

Le goût des jeunes personnes est quelquefois si singulier !

LE MÉDECIN.

Ah ! cà, Monsieur, je n'entends rien à tout cela. Nous venons de la part de M. Argant.

FORMOND, (*à Linval*).

C'est de la part de M. Argant. Ils ont su que nous venions de la part de M. Argant.

LINVAL, GERMAIN.

Bon, c'est de la part de M. Argant que nous venons.

DORFEUIL.

Air : *Décacheter sur ma porte.*

L'impertinence est trop forte.

GERMAIN, FORMOND, LINVAL.

Trop forte, beaucoup trop forte.

DORFEUIL, (*au médecin*).

Apprenez, mon ami,
Que ce n'est pas moi qu'on dupe ainsi.

FRANÇOIS.

Faut-il les mettre à la porte?

TOUS.

Il faut les mettre à la porte.

LE MÉDECIN.

Comment nous mettre à la porte!

Monsieur, je vous proteste, je vous assure... Enfin la lettre de M. Argant vous prouvera...

FORMOND, (*à part*).

O mon dieu! (*à Dorfeuil*) Ils auront pensé à tout. Fausse lettre.

LINVAL.

Sans doute, fausse lettre!

GERMAIN.

Contrefaite!

DORFEUIL.

Laissez-moi faire. Je vais joliment les embarasser.

LINVAL.

Vous nous ferez plaisir.

FORMOND.

Non, Monsieur, non : ils sont assez embarrrassés. Renvoyez-les.

GERMAIN.

Oui, renvoyez-les.

DORFEUIL.

Je veux auparavant les confondre, et leur prouver que je ne suis pas un sot.

LINVAL.

C'est tout prouvé.

FRANÇOIS.

Je vais....

DORFEUIL.

Non, non. Je veux leur demander cette lettre prétendue... Donnez-la, Monsieur, donnez-la!

LE MÉDECIN.

Ah! je respire enfin!

FORMOND, (*à Linval*).

Vîte, une autre lettre.

LINVAL, (*à Germain*).

Une lettre!

GERMAIN, (*à François*).

Une lettre!

FRANÇOIS.

O bonheur! J'ai encore celle que le tuteur m'a remise.

FORMOND.

Bon!

LE MÉDECIN.

La voici, Monsieur, cette lettre!

FORMOND, (*la prenant.*)

Je la tiens, vous allez être confondu! (*à Dorfeuil.*) Lisez, Monsieur, lisez.

DORFEUIL.

Que vois-je? à mademoiselle Sophie de St. Ange!

FORMOND, (*à Germain.*)

Il faut l'achever! Rends lui sa bourse.

DORFEUIL, (*à François.*)

Eh! mon ami, c'est la lettre que je t'avais remise pour donner à Sophie.

FRANÇOIS.

Et qu'il avait emportée en me laissant la sienne! vous en avais-je imposé?

DORFEUIL.

Je te rends justice, mon ami! allons, allons.

LE MÉDECIN.

Ah! ça, Monsieur, il faut pourtant éclaircir...

GERMAIN.

Monsieur, je ne prends pas de bourse. Voulez-vous me séduire aussi ?

LE MÉDECIN.

Oh bien ! à l'autre ? Tenez, il faut qu'il soit fou, je n'y tiens plus, allons-nous-en.

TOUS.

Oui, allez-vous-en, allez-vous-en.

FRANÇOIS.

Par la petite porte, ce sera plutôt fait.

LE MÉDECIN, (*revenant.*)

Si jamais vous tombez malades entre mes mains.

SCENE XXXIV.

FORMOND, LINVAL, GERMAIN.

LINVAL.

Nous tenons la lettre !... Ah ! mon oncle !

FORMOND.

Point de cachet ! Lisons vîte, elle va nous mettre au fait.

LINVAL, GERMAIN.

Bravo !

FORMOND.

Voilà donc son projet ? Pas si mauvais ?

LINVAL.

Nous le tenons ! Nous le tenons ! Le voici.

FORMOND.

Songez bien à soutenir vos roles.

SCENE XXXV.

LES MÊMES, DORFEUIL, FRANÇOIS, LES VALETS.

DORFEUIL.

Un bon double tour les sépare de nous.

FORMOND.

Il nous reste, Monsieur, à vous remettre la lettre de votre ami, de Monsieur Argant, qui nous a chargés de mille complimens pour vous.

LINVAL.

Nous y joignons les nôtres sur votre dextérité.

DORFEUIL.

Voilà bien la lettre de mon cher Argant. Mais je suis surpris qu'il m'ait envoyé un médecin aussi jeune que Monsieur; je lui en avais demandé trois d'un certain âge.

FORMOND.

Voici le fait, Monsieur.

Vaudeville de l'Avare et son ami.

Près de partir pour l'ambassade,
L'un de ceux qui devaient venir,
S'est pris, je crois, pour un malade.

FRANÇOIS.

Comment! il s'est laissé mourir?

GERMAIN.

Alors que voulez-vous qu'on fasse;
On vous savait un peu pressé,
Monsieur s'était fort avancé,
Et nous l'avons mis à sa place.

DORFEUIL.

Je ne doute pas des talens de Monsieur; mais je n'aime ni les jeunes amis, ni les jeunes médecins,

Deux d'entre vous suffiront, et pendant la consultation, Monsieur voudra bien rester dans mon appartement où je vais vous faire conduire, pendant que je disposerai ma pupille à recevoir ces Messieurs.

LINVAL.

Me voilà bien avancé !

FORMOND.

Laisse-moi faire.

SCENE XXXVI.

LES MÊMES, Mlle. BRUNO.

Mlle. BRUNO.

Monsieur, je viens vous prévenir que Monsieur Griffard est à la grande porte, où il fait un vacarme horrible pour se faire ouvrir.

DORFEUIL.

Le traître !... Qu'il entre, et je vais lui parler.

LINVAL.

Dieux ! s'il nous voit...

Mlle. BRUNO.

Je crois, Monsieur, que vous ferez mieux de le laisser dehors.

TOUS.

C'est ça !

FRANÇOIS.

Eh ! non, pas du tout, pas du tout !

TOUS.

Comment ?

FRANÇOIS.

J'ai besoin qu'il rentre pour nous débarrasser de la vieille. J'imagine, Monsieur, une manière d'arranger l'affaire à la satisfaction de tous ceux qui sont ici.

DORFEUIL.

Parle.

FRANÇOIS.

Pendant que vous conduirez ces Messieurs dans la maison, Mlle Bruno et moi, nous nous chargeons de faire entrer monsieur Griffard, et sans écouter toutes les belles raisons qu'il voudra nous donner, nous l'enfermerons dans quelque coin, sous un prétexte honnête, et nous le laisserons là, jusqu'au dénouement.

TOUS.

A merveille !

FRANÇOIS.

Encore une bonne idée !

TOUS.

Quoi donc ?

DORFEUIL.

Combien je te remercie !...

FINALE.

Ariette italienne détachée.

A cet amoureux si tendre,
Opposons, sans plus attendre,
Les obstacles les plus sûrs,
Envoyez, pour le surprendre,
Tous nos gens autour des murs.

FORMOND.

Là, chacun en sentinelle,
Observant exactement,
Attendra qu'on le rappelle,
Sans s'éloigner d'un instant.

TOUS.

Séparons-nous d'un instant.
De mon côté quoiqu'il arrive,
Je jure qu'il n'entrera pas.

FRANÇOIS.

Par cette surveillance active,
Notre galant perdra ses pas,

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

FRANÇOIS.

AH ! qu'un vieillard amoureux est un être ridicule, et bien fait pour qu'on se moque de lui !

Air : *De Fielding.*

Dans sa vieillesse un homme sage
Devrait-il jamais oublier,
Que deux amans dans leur voyage
Doivent suivre un même sentier ;
Mais quand la maîtresse, il me semble,
Marche vers le temple d'amour,
Si l'amant est sur le retour,
Peuvent-ils faire route ensemble !

Du reste, l'affaire est en assez bon train, les valets sont postés tout autour du jardin, de manière à ne pas nous gêner. Mlle. Bruno et moi, nous avons conduit l'intendant au belvedere, sous prétexte d'examiner tout ce qui se passait, j'ai la clef là. Ces pauvres médecins ne s'attendaient pas à la réception ! Je leur ai poliment renvoyé leurs habits, parce qu'il ne serait pas honnête de les obliger à s'en retourner dans ce grotesque équipage.... Ils m'ont rendu les nôtres, d'autant que la guérison faite, ces messieurs ne seront pas, je crois, tentés de rester médecins. Chut ! voici le meilleur de mes amis.

SCENE II.

FRANÇOIS, DORFEUIL.

DORFEUIL.

MES couplets sont faits, les jeunes filles que j'ai choisies, doivent être à la petite porte. Voici la clef, va leur ouvrir, et referme soigneusement.

FRANÇOIS.

Oh! maintenant, soyez tranquille! (*Il sort*).

SCENE III.

DORFEUIL.

GRACE à mes précautions, à mes combinaisons, à mes calculs, je touche donc au moment de jouir du fruit de toutes mes peines! J'ai mis nos médecins bien au fait de ce qu'ils auront à dire.... Ce sont des gens qui me paraissent de très-bon conseil. Ils m'ont donné celui d'envoyer Mlle. Bruno à la place de M. Griffard, pour surveiller dans le village les nouvelles démarches que notre amoureux pourrait faire. Je crois qu'ils ont raison : je ne quitterai pas Sophie pendant la consultation. Mlle. Bruno me sera plus nécessaire en dehors, et nous reviendra pour le moment du départ. C'est au mieux calculé! Je ferai sortir Mlle. Bruno!.... Quant à notre jeune médecin, quoique ce jeune homme, disent-ils encore, se soit beaucoup avancé, je crois plus sage de ne pas le laisser entrevoir à Sophie.

Air : *Vaudeville de Monet.*

L'éclair au moment qu'il brille,
Souvent allume un grand feu ;

D'enflâmer la jeune fille,
L'amour ne se fait qu'un jeu :
Ce lutin !
Va grand train,
Et comme il porte des aîles,
En un jour, auprès des belles,
Fait souvent bien du chemin.

SCENE IV.

FRANÇOIS, DORFEUIL, JEUNES FILLES.

FRANÇOIS.

MONSIEUR, voici nos jeunes filles et notre clef.

DORFEUIL.

Il s'agit, mes petites amies, de féliciter Sophie sur le rétablissement de sa santé, et de lui chanter de petits couplets pour l'engager à prendre un mari, mais un mari raisonnable, et non pas un jeune mari.

TOUTES.

Nous ne pourrons jamais lui conseiller cela, Monsieur.

DORFEUIL.

François, tu leur apprendras les couplets.

(Il sort).

SCENE V.

FRANÇOIS, LES JEUNES FILLES.

FRANÇOIS.

NE vous chagrinez pas, j'ai dans la maison quelqu'un qui vous arrangera cette chanson comme il faut. Voilà Sophie, suivez-moi.

(Ils sortent).

SCENE VI.

SOPHIE, Mlle. BRUNO.

SOPHIE.

Oui, oui, c'en est fait, je le hais, je le maudis; je le déteste à présent; ne m'en parle plus, ne m'en parle jamais.

SCENE VII.

LES MÊMES, DORFEUIL, ANNETTE, CÉCILE.

DORFEUIL.

Je suis bien aise, ma chère amie, que tu sois revenue dans le jardin. Mlle. Bruno, j'ai à vous parler; je vais vous conduire à la petite porte, où je vous expliquerai ce dont il s'agit. Pardon, mon enfant, pardon! j'ai une commission à donner à Mlle. Bruno. Je laisse avec toi tes petites amies.

SCENE VIII.

SOPHIE, ANNETTE, CÉCILE.

CÉCILE.

Vous souffrirez donc toujours!

SOPHIE.

Ah! vous ne le connaissez pas ce tourment affreux, ne le connaissez jamais. L'abandon de ce qui nous aime, fait un mal!.... C'est sous ce berceau que je vins pleurer en arrivant dans cette maison; c'est ici

que je chantais cette romance dans laquelle l'ingrat me jurait un amour éternel....

ANNETTE.

Vous étiez moins malheureuse toutes les fois que vous la chantiez. Il faut vous distraire.... Nous allons chercher.... Nous revenons à l'instant.

SCENE IX.

SOPHIE.

Me voilà seule !... seule dans ce bosquet, seule sur la terre !... plus d'amis, plus d'amant !... plus de plaisirs. Le départ de Linval a tout emporté ; pleure, pleure, pauvre Sophie ; il ne te reste plus que le souvenir dans ce cœur, son image dans ce cœur, l'amour encore brûlant dans ce cœur ! .. Et ma bonne voudrait que j'en aimasse un autre !...

Air : *Adieu plaisir d'amour*, du cit. le Vacher.

Adieu plaisir d'amour,
Adieu tendre espérance,
Bannis par l'inconstance,
Vous fuyez pour toujours.
Adieu plaisir d'amour, etc.

Hélas ! dans ma douleur extrême,
Quand l'être que j'ai cru parfait,
Déchire un cœur qui l'adorait,
Qui faut-il maintenant que j'aime !
Adieu plaisir d'amour, etc.

Mais par quel prestige étonnant ai-je donc cru tantôt reconnaître dans cet écho le son de sa voix !... Il est pourtant à plus de cent lieues, aux pieds de.... Cependant j'ai bien cru que c'était !...

Air *nouveau*, du cit. Doche.

Echo, rends-moi, je t'en conjure,
Un bonheur perdu sans retour ;

Pour un ingrat, pour un parjure,
Redis encor ce mot : amour.

Point de réponse.... peut-être suis-je mal placée.... *Amour* !.. Si je l'interrogeais d'une autre voix. *Amour*!!. Ma surprise redouble. O ciel! cet accent tout à l'heure, ce silence à présent !... S'il se pouvait.... non, ce n'est pas une erreur Il était là. Cher Linval ! Oh ! non, jamais je n'ai pu te croire infidèle ! On m'a trompée ! J'entrevois. Mais comment accorder !... Oh ! comme l'on est prompt à s'abuser, hélas ! plus d'espoir !..... Mais pourquoi monsieur Dorfeuil m'a-t-il empêché de lire cette lettre. (*Elle s'arrête et regarde la lettre.*) La voilà encore en mille morceaux.... (*Elle ramasse la lettre*) !... Que vois-je sur ce morceau détaché, *je vous adore !* oui, *je vous adore !* Si la lettre était pour moi, il est bien sûr que *je vous adore* est aussi pour moi. Monsieur Dorfeuil ne m'avoit pas lu ces mots-là; *chère Sophie* ! Je ne m'abuse pas, voilà bien les mots écrits de sa main, je les reconnais, oh ! oui, le cœur et la main ! *chère Sophie !* Oh ! ce n'est point ainsi que l'on écrit à la femme que l'on abandonne. Monsieur Dorfeuil ne m'avoit pas lu ces mots-là. Cherchons...... rapprochons. Dieux ! *j'arrive dans le jardin*..... Voilà qui s'accorde à merveille avec l'écho. C'était lui ! *je vous adore !* Oh ! mot charmant ! continuons... *je suis à vous... pour la vie*.. Ces deux mots doivent aller ensemble.... Les voilà... oui, *je suis à vous pour la vie*.... Oh ! non, ce n'est pas ainsi que l'on écrit à la femme que l'on abandonne. Il est clair que monsieur Dorfeuil aura changé cette lettre en la lisant. On vient !... O quelle trame odieuse ! Ils ont vu couler mes pleurs et n'en ont pas été touchés. Lettre chérie ! cachons-la, cachons-la bien. Cher Linval ! Je le verrai, je le reverrai donc ! ô mon dieu ! comme il va me trouver changée !

SCENE X.

SOPHIE, ANNETTE, CÉCILE.

ANNETTE.

VOICI votre lyre ; il faut chanter la romance.... et malgré tout, croire encore à ce qu'elle vous disait.

SOPHIE.

Oui, mes petites amies, oui, j'y crois, je puis la chanter à présent.

LINVAL, (*en dehors.*)

Air nouveau, du cit. Doche (1).

J'ai pour toujours, à ma Sophie,
Consacré mes vœux et mon cœur,
Auprès d'elle passer ma vie,
Je ne sais pas d'autre bonheur !....
Que ton ame à jamais persiste,
A me payer d'un doux retour,
Tant que tu croiras que j'existe,
Ah ! tu dois croire à mon amour !

LINVAL, (*en dehors.*)

Tant que tu croiras que j'existe, etc.

SOPHIE.

Quelle surprise !

ANNETTE.

La voix vient delà !

SOPHIE.

Ciel !

CÉCILE.

De l'appartement de votre tuteur.

SOPHIE.

Paix ! (*elle joue debout.*) *Ritournelle.*

LINVAL, (*en dehors.*)

Même air.

Ne crois jamais à l'apparence,
Les hommes sont faux et méchans,

(1) Cet air, ainsi que tous les autres airs nouveaux, se trouvent gravés chez LOUIS, rue du Roule, n°. 6.

Et par malice, d'inconstance,
Font soupçonner les plus constans.
Que nulle crainte ne t'attriste,
Mon cœur est à toi sans détour,
Tant que tu croiras que j'existe,
Oui, tu dois croire à mon amour.

SOPHIE.

Oh! c'est lui! oui, c'est lui! grand Dieu!

Elle chante le refrein.

Tant que tu croiras que j'existe,
Ah! tu dois croire à mon amour!

SCENE XI.

LES MÊMES, DORFEUIL.

DORFEUIL, (*à part*).

BON! elle chante; preuve que sa gaieté revient.

SOPHIE.

Monsieur Dorfeuil!

DORFEUIL.

Oh! ma chère amie, tu ne saurais croire combien je suis charmé de te voir te livrer enfin à tes anciens plaisirs.

SOPHIE.

Oui, Monsieur, je les retrouve en cet instant. (*A part.*) Le méchant!

DORFEUIL.

Continue, je t'en prie! (*à part.*) La musique la disposera comme je le desire.

SOPHIE.

Monsieur, si c'est une manière de vous prouver toute ma reconnaissance!..

DORFEUIL.

Oui, mon enfant, tu me dois bien ça.

SOPHIE.

Je poursuis.

Même air.

Amant chéri, que ta prudence,
Pour serrer les nœuds les plus doux,
Egale aujourd'hui ta constance;
Un jaloux veille auprès de nous,
Au soupçon mon ame résiste,
Combien tu m'es cher en ce jour.
Tant que tu croiras que j'existe,
Ah! tu dois croire à mon amour.

DORFEUIL.

Eh bien! tu te tournes de l'autre côté pour me chanter cela? Reportez cette lyre, mes enfans, vous reviendrez avec les jeunes filles, et surtout qu'elles sachent bien mes couplets, c'est l'essentiel.

SCENE XII.

DORFEUIL, SOPHIE.

DORFEUIL.

(*A part.*) ELLE est beaucoup moins triste! (*haut.*) Eh bien! ma chère Sophie, tu commences donc à te consoler un peu de la perfidie de Linval?

SOPHIE.

Vous voyez, Monsieur, qu'elle ne me fait plus la moindre peine.

DORFEUIL.

Sois donc enfin raisonnable! va, ceux qui trompent ne méritent que du mépris.

SOPHIE.

Vrai, Monsieur, combien vous vous intéressez à moi! vous m'apprenez quels sont les sentimens que je dois avoir pour vous.

DORFEUIL.

DORFEUIL.

Tu me rends donc enfin justice !

SOPHIE.

Oh ! parfaitement ! (*à part.*) J'ai peine à contenir mon indignation !

DORFEUIL.

(*A part.*) Je crois que voilà enfin le moment de lui parler de mon amour. (*Haut.*) Ma chère enfant, puisque tu as pris ton parti au sujet de Linval....

SOPHIE.

Oui, Monsieur, je vous prends à témoin du serment que je fais de n'aimer jamais que lui.

DORFEUIL.

C'est trop fort ! ce serment-là est très-malhonnête pour moi, Mademoiselle. (*à part.*) Qui diable comprendra cette femme-là ! (*haut.*) Tu ne croiras donc pas à sa lettre ?

SOPHIE.

Pardonnez-moi, Monsieur, j'y crois, j'y crois tout-à-fait.

DORFEUIL.

(*A part.*) Je crois moi, qu'il ne faut pas songer à mon mariage pour aujourd'hui. (*haut.*) Mademoiselle, puisque vous vous obstinez malgré des preuves évidentes, aimez-le si vous voulez, n'en parlons plus. Je vous préviens que j'ai mandé deux très-habiles médecins qui doivent à ma sollicitation, et pour calmer mes inquiétudes, venir se consulter sur votre état. Si ces Messieurs trouvent que le changement d'air vous soit favorable....

SOPHIE,

Tout ce qu'ils pourraient dire serait inutile, je ne veux pas voyager.

DORFEUIL.

Je réponds de votre santé, Mademoiselle, et si ce voyage est nécessaire, je saurai bien....

SOPHIE.

Monsieur, je vous déclare que je ne veux point partir, que je ne partirai point, et que je ne verrai point vos médecins.

DORFEUIL.

Vous les verrez, Mademoiselle; l'un d'eux est arrivé, je ne puis renvoyer de la sorte, un homme qui se donne la peine de venir exprès pour vous. Depuis une heure il attend dans mon appartement.

SOPHIE.

Qu'entends-je ! (*très-doucement.*) Il attend, dites-vous, dans votre appartement ?

DORFEUIL.

Oui, Mademoiselle, dans mon appartement, et je vous demande s'il est possible....

SOPHIE.

(*A part.*) C'est delà que la voix !... (*haut.*) S'il attend dans votre appartement, Monsieur, je conçois qu'il serait malhonnête à moi de le renvoyer sans l'écouter. (*à part.*) Oh ! si c'était !....

DORFEUIL.

Je savais bien qu'en t'expliquant les choses....

SOPHIE.

Mais, Monsieur, vous le faites attendre, si nous le rejoignons tout de suite ?

DORFEUIL.

Mais tu deviens charmante ! (*à part.*) Ce que c'est qu'un peu de fermeté ! (*haut.*) François nous l'amène ici.

TRIO.

Air nouveau, du cit. Doche.

SOPHIE.

De quel espoir mon cœur s'agite !
Ah ! comme il bat, comme il palpite !
Et de plaisir et de désir !

Je n'ose le fixer encore ;
Mais il est là, mais je l'adore,
Pour lui je sens battre mon cœur.

GERMAIN.

Elle ne me voit point encore,
Et croit que c'est moi qu'elle adore ;
Je suis fâché de son erreur.

DORFEUIL.

Approchez, monsieur le docteur.

SCENE XIII.

LES MÊMES, GERMAIN.

DORFEUIL.

On vous attend, on vous desire !

SOPHIE.

Oh ! oui, monsieur, oh ! oui.

DORFEUIL.

Tu vas,
Par monsieur, te laisser conduire.

SOPHIE.

Oh ! oui, monsieur,

DORFEUIL.

Et tu feras,
Pour ton bien, ce qu'il va te dire ?

SOPHIE.

Oh ! oui, monsieur, oh ! oui, monsieur !
Approchez, monsieur le docteur.

GERMAIN.

Elle ne me voit point encore,
Et croit que c'est moi qu'elle adore;
Je suis fâché de son erreur.

SOPHIE.

Je n'ose le fixer encore,
Mais il est là, mais je l'adore,
Pour lui je sens battre mon cœur!

DORFEUIL.

Grâce au docteur, j'espère encore,
L'enlever à ce qu'elle adore,
Approchez, monsieur le docteur.

SOPHIE.

Dieux! ce n'est pas lui!

DORFEUIL.

Monsieur, vous avez entendu: elle a déjà en vous la plus grande confiance.

SOPHIE.

Moi, Monsieur, vous avez tort; pas la moindre, je vous assure.

DORFEUIL.

Comment! voilà vos caprices qui vous reprennent?

GERMAIN.

Mademoiselle s'attendait peut-être à voir une autre figure.

SOPHIE, (*à part*).

Ce n'est pas lui!

DORFEUIL.

Songez, Mademoiselle, que je vous présente un de nos médecins les plus....

GERMAIN.

Oui, Mademoiselle, un médecin du jour. J'ai déjà rendu de grands services à des gens distingués. La malade me parait fort bien, un peu changée, cependant....

SOPHIE.

C'est la première fois que vous me voyez et vous me trouvez changée ?

GERMAIN.

N'importe, Mademoiselle ? Je vois parce que vous êtes ce que vous devriez être ; sur un visage altéré par la souffrance, on devine les graces comme la beauté sous un voile.

DORFEUIL.

Il est galant au moins.

GERMAIN.

Par exemple en voyant Monsieur votre tuteur, je devine qu'il a dû être fort joli garçon, il y a environ cinquante ans.

DORFEUIL.

Que dites-vous donc !

GERMAIN.

Je vais, Monsieur, m'empresser de prodiguer à Mademoiselle, les secours de mon art.

SOPHIE.

Je doute qu'il puisse rien sur moi.

GERMAIN.

Je vais d'abord vous expliquer, Mademoiselle, ce que vous éprouvez. Une grande gêne en ce moment, une impatience vive, une sorte d'aveuglement qui va jusqu'à vous empêcher de voir ce que votre tuteur fait auprès de vous.

SOPHIE.

Pas tout-à-fait.

GERMAIN.

Nous vous le ferons voir clairement.

DORFEUIL.

Ce n'est pas des yeux qu'elle se plaint.

GERMAIN.

Laissez donc. Ensuite une surdité qui ne permet

pas à Mademoiselle de bien entendre ce que je dis...

SOPHIE.

Pardonnez-moi, Monsieur, je commence.

GERMAIN, (*à part.*)

Elle commence !

DORFEUIL.

Bon !

GERMAIN.

Pour prononcer sur votre état, vous me permettrez d'attendre un de mes confrères, que j'ai laissé dans l'appartement de Monsieur.

SOPHIE, (*à part.*)

Dieux ! si c'était lui cette fois !

GERMAIN.

Je vous engage, Mademoiselle, à l'écouter, il vous en dira plus que moi, c'est mon maître....

SOPHIE.

Son maître !

GERMAIN.

En médecine, s'entend. Le voilà justement.

SOPHIE.

Ce n'est pas encore lui ! Monsieur, permettez-moi de rentrer, je souffre beaucoup.

DORFEUIL.

Mais ma chère amie....

SCENE XIV.

LES MÊMES, FORMOND.

FORMOND.

SERAIT-CE ma vue qui vous effraye, Mademoiselle ? Ah ! rassurez-vous ; je ne suis pas de ces

médecins tristes et sauvages, qui se donnent un extérieur sérieux pour se faire croire bien profonds, je guéris par des procédés nouveaux, je ris, je chante même quelquefois la petite chanson, la romance.

SOPHIE, (*s'en allant..*)

Et que m'importe, Monsieur ?

FORMOND, (*chante.*)

J'ai pour toujours, à mon amie,
Consacré mes vœux et mon cœur....

SOPHIE, (*s'arrête.*)

La même romance !.... ce n'est pourtant pas la même voix !....

FORMOND.

Vous ne vous en allez plus !

SOPHIE.

Ah ! parlez, Monsieur, parlez ; vous m'inspirez déjà le desir de vous connaître davantage.

FORMOND, (*à Dorfeuil.*)

Vous voyez ce que peut une chanson quand on sait la placer à propos ?

DORFEUIL.

Au fait à présent !

FORMOND.

Laissez.

DORFEUIL, (*à Germain.*)

Et vous, vous ne dites rien ?

GERMAIN.

Je me tais toujours, quand Monsieur parle.

FORMOND.

Pour gagner tout-à-fait votre confiance, je veux seulement vous raconter l'aventure d'un jeune homme que je viens de rendre au bonheur, à la vie, quoiqu'il fut dans une position toute aussi facheuse que la vôtre.

SOPHIE.

ıs savez ce que je souffre?

FORMOND.

Air nouveau, de Doche.

La plus heureuse flame,
Par ses charmes secrets,
Avait brûlé son ame.

SOPHIE.

C'est ainsi que j'étais.

FORMOND.

Privé de ce qu'il aime,
Plongé dans les ennuis,
Sa doulenr est extrême.

SOPHIE.

C'est aiusi que je suis.

DORFEUIL, (*à Formond.*)

Pourquoi lui conter des aventures d'amour ? Elle a déjà la tête un peu . . . . .

GERMAIN.

Ceci va nous mener à lui prouver les bons effets des voyages, le jeune homme à guéri en voyageant.

FORMOND.

Vous entendez ?

DORFEUIL.

Pas mal-adroit du tout.

FORMOND.

Revenons donc au jeune homme.

SOPHIE.

Je suis à lui, Monsieur.

Même air.

FORMOND.

Sa voix était aimable.

SOPHIE.

Je le crois, c'est bien lui.

FORMOND.

Sa tournure agréable,

SOPHIE.

Ah! c'est bien encore lui!

FORMOND.

Que son ame était belle!

SOPHIE.

Ah! c'est toujours bien lui!

FORMOND, (*lui montrant de côté une boîte.*)

Le portrait est fidèle.

SOPHIE.

Ah! grand dieu! c'est bien lui! (*Elle prend la boîte.*)

FORMOND, (*à Dorfeuil.*)

Air : *Dans ce sallon où du Poussin.*

A s'éloigner en ce moment,
Je crois qu'elle ne songe guère,
Par un récit intéressant,
On les fixe en sachant leur plaire.
Une femme est un grand enfant,
Comme un homme il faut la conduire,
Et c'est toujours en l'amusant
Qu'on en obtient ce qu'on désire.

DORFEUIL.

J'ai eu la même idée relativement à la petite fête que je vais lui donner.

SOPHIE.

Et que devint le jeune homme?

GERMAIN.

Il aime plus que jamais, Mademoiselle.

SOPHIE, (*à Formond*).

Ah! Monsieur, je vois que notre état est absolument semblable.

FORMOND.

Si vous voulez que je vous arrache à cette situation,

FORMOND.

C'est inutile, à-présent. Revenez à vous, Mademoiselle. La voilà qui revient.

SOPHIE.

Air nouveau, du cit. Doche.

Où suis-je! quel jour radieux!
Est-ce un songe? est-ce un doux présage?
J'ai cru doucement vers les cieux
M'entrouvrir un heureux passage,
Et pendant ce rêve charmant,
Tout bas une voix tutélaire,
Pour fuir le plus affreux tourment,
M'apprenait ce qu'il fallait faire.

DORFEUIL.

Combien tu m'as alarmé!

FORMOND.

Rassurez-vous, ce petit accident n'aura pas de suites fâcheuses pour elle.

DORFEUIL.

Croyez-vous que cela nuise à la proposition du départ?

FORMOND.

A la proposition? Pas du tout; je vais la faire tout de suite. A-présent que vous voilà revenue de votre évanouissement, que Monsieur est revenu de sa frayeur, parlons sérieusement: je dois employer avec vous les moyens que j'ai pris pour rendre au jeune homme l'espoir, la tranquillité. Vous saurez donç que je l'ai fait voyager.

GERMAIN.

Oui, voyager.

DORFEUIL.

Tu vois que ces Messieurs sont du même avis.

SOPHIE.

Oui, Monsieur, je le vois, je suis même per-

suadée de l'intérêt qu'ils veulent bien prendre à ma position ; mais quelque confiance qu'ils ayent pu m'inspirer, je ne puis dans une circonstance aussi délicate, me rendre à l'avis de deux médecins seulement.

FORMOND.

Nous n'avons rien à dire à cela.

GERMAIN.

Si nous étions cinq ou six, ou trois seulement...

SOPHIE.

Oui, peut-être alors.....

DORFEUIL.

Je vais joliment l'attraper. Faites-moi le plaisir de rester avec elle, je reviens à l'instant.

SCENE XV.

LES MÊMES, *hors* DORFEUIL.

GERMAIN.

MA foi ! le voilà parti !

SOPHIE.

Ah ! Monsieur, qui donc êtes-vous ?

FORMOND.

Je suis l'oncle de Linval.... Ce garçon est mon valet. Germain, prends garde qu'on ne nous surprenne !

GERMAIN.

Oui, Monsieur, je veille !

FORMOND.

On vous a trompé, Mademoiselle, votre tuteur qui prétend à votre main, vous a fait croire que Linval vous avait trahie.

SOPHIE.

Se peut-il!

FORMOND.

Il vous a conduite ici pour vous dérober à son amour, à ses poursuites. Linval, après mille recherches, a découvert enfin votre retraite!... Par le secours de François, mon ancien valet, nous sommes parvenus jusques dans ce jardin; c'est Linval que vous avez entendu.

SOPHIE.

J'en étais sûre!

FORMOND.

Une suite d'événemens nous a donné occasion de passer pour les médecins que M. Dorfeuil a fait venir, voulant s'autoriser de leur avis pour vous obliger à partir malgré vous.

SOPHIE.

Jamais!

FORMOND.

Au contraire, Mademoiselle, acceptez. Ma voiture remplacera celle de M. Dorfeuil, à la petite porte; et je vous conduis à l'instant chez le notaire de ce village, où j'ai fait tout préparer pour vous unir à Linval.

GERMAIN.

M. Dorfeuil!

FORMOND.

Linval est avec lui, ne vous troublez pas.

à ce départ, retrouverais-je le bonheur ?— Il n'existe pour une femme que dans l'amour qu'elle inspire.

DORFEUIL.

Tu seras toujours aimée, ma chère enfant.

LINVAL.

Vous entendez, Mademoiselle ; c'est lui qui vous le promet.

DORFEUIL.

A merveille, mon ami)

Air : *De Doche.* (*Dans quel siècle sommes-nous.*)

L'amour retourne sur ses pas,
Dès qu'il voit que la beauté change.

LINVAL

Lorsque le cœur ne change pas,
Qu'importe un trait qui se dérange.

SOPHIE.

Belle encor on aime une fleur,
Sur nos attraits l'amour repose,
Mais quand elle perd sa fraîcheur,
Sur son cœur garde-t-on la rose.

LINVAL.

Je vais répondre à cela, Monsieur. — Ah! Mademoiselle, quelle différence !

Même air.

Rose, pour plaire et pour briller,
N'a que son éclat en partage,
La saison vient la dépouiller,
Rien ne reste après cet outrage.
Femme qu'on aime est une fleur,
Que le tems envain décolore,
Quand elle a perdu sa fraîcheur,
Par son ame elle est belle encore.

DORFEUIL

Tu entends, Monsieur, ma chère amie, tu l'entends: c'est lui qui te le dit. D'ailleurs, tu n'as perdu ni tes forces, ni ta voix, et Monsieur te trouve charmante.

SOPHIE.

Je ne suis donc pas aussi malade que je le croyais.

LINVAL.

Ah! vous êtes adorable!

SOPHIE.

En effet, je commence à croire que je ne suis plus malade.

DORFEUIL.

C'est à vous que je dois cela, mon ami!

GERMAIN.

Ce que c'est qu'un jeune docteur.

LINVAL.

Oui, Monsieur.

DORFEUIL.

Ainsi, tu n'as plus d'objection à faire, pour t'opposer à ce départ que je désire si vivement.

FORMOND.

Que nous desirons tous!

GERMAIN.

C'est le seul moyen de vous sauver.

FRANÇOIS.

Le seul.

DORFEUIL.

Oui, ma chère amie, le seul.

LINVAL.

Oui, Mademoiselle, et je jure...

DORFEUIL.

C'est assez, jeune homme, c'est assez!

LINVAL.

Ah! Monsieur, c'est que l'on ne saurait trop presser Mademoiselle. Il y va de son repos, de son bonheur.

DORFEUIL.

Tu l'entends, de ton repos, de ton bonheur.

SOPHIE.

Vous l'exigez, Monsieur! Après tout ce que ces messieurs

messieurs ont fait pour moi, et tout ce que vous avez fait vous-même, je ne puis vous résister.

DORFEUIL.

Enfin, je la tiens!

FORMOND.

Etes-vous content?

DORFEUIL.

Ravi!

GERMAIN.

Nous aussi...

FORMOND.

Maintenant, Monsieur, notre but est rempli: nous n'avons plus qu'à nous retirer, en nous félicitant du succès de notre visite.

LINVAL, (*à part*).

Allons l'attendre à la petite porte. (*Haut*). Monsieur, nous partons enchantés....

DORFEUIL.

Un moment, Messieurs; j'ai la plus grande confiance en vous; mais une indiscrétion est si-tôt faite!.. De crainte que l'amoureux ne soit prévenu, personne ne sortira d'ici, que je ne sois en toute avec ma pupille.

LINVAL.

Nous voilà bien!

GERMAIN.

Mais, Monsieur, nous avons d'autres malades.

DORFEUIL.

Ils attendront.

FORMOND.

Que faire à présent?

SCENE XVII.

LES MÊMES, FRANÇOIS, LES JEUNES FILLES.

FRANÇOIS.

MONSIEUR, est-ce le moment de faire avancer la fête?

DORFEUIL.

Et vîte, vîte, elle ne se croit plus malade.

FRANÇOIS.

Approchez toutes. Voici vos jeunes filles et le notaire.

FORMOND.

Oh bonheur! C'est celui qui a dressé notre contrat.

LINVAL.

Si nous pouvions profiter.

FRANÇOIS.

Allons, Mesdemoiselles.

CHŒUR.

Air : *De la Montferrine.*

Femmes voulez-vous
Des nœuds d'Hymen goûter l'ivresse,
Pour des nœuds si doux,
Faites le choix d'un jeune époux.

DORFEUIL.

Un jeune époux! mais ce n'est pas cela!

FRANÇOIS.

Attendez!

CECILE.

Songez en ce jour,
Que loin des belles la vieillesse
Bannit sans retour
Les jeux, les plaisirs et l'amour.

ANNETTE.

Songez qu'en retour,
Sur vos pas l'aimable jeunesse,

Fixe nuit et jour
Les jeux, les plaisirs et l'amour.

DORFEUIL.

Ce ne sont pas-là mes paroles.

FRANÇOIS.

Laissez donc, nous avons bien changé quelques petites choses, mais c'est le même air. Allons, chorus.

CHŒUR.

Femmes voulez-vous,
etc.

SOPHIE.

Je vous remercie des conseils que vous me faites donner, je les suivrai.

DORFEUIL.

Pas du tout, ma chère amie, pas du tout. Je sens bien qu'un jeune époux aurait plus de charmes pour toi; mais songe que jusqu'ici j'ai su joindre à l'amour le plus tendre, la délicatesse de ne jamais t'en parler.

SOPHIE.

Ah! ne cessez jamais d'être délicat!

DORFEUIL.

Tu peux, en l'épousant, te venger d'un ingrat.

SOPHIE.

Vous savez que la vengeance n'entra jamais dans mon caractère.

DORFEUIL.

Voici le notaire, tout est prêt pour signer.

SOPHIE.

Prouvez-moi bien que Linval est un ingrat, et je consens à tout.

DORFEUIL.

Si tu n'es pas assez convaincue de sa perfidie, lis encore cette lettre que je n'ai pas voulu te remettre jusqu'à présent, de crainte de t'affliger.

SOPHIE.

Non, Monsieur, vous m'avez lu celle de Linval, veuillez lire encore celle-ci.

DORFEUIL.

Tu vas l'entendre.

FRANÇOIS.

Attention.

DORFEUIL.

Oui, attention.

« Mademoiselle, c'est envain que vous espérez re-
» couvrer la tendresse de mon neveu; la probité me
» fait une loi de vous prévenir que Linval est en ce
» moment auprès d'une femme qu'il adore »..... Le croiras-tu? Lis, ma chère amie.

(*Linval, Formond et Germain quittent leurs manteaux, et paraissent avec leurs premiers habits*).

SOPHIE.

Je le crois, Monsieur.

DORFEUIL, (*à François*).

Bon! fais préparer le contrat.

FRANÇOIS.

Il est prêt.

DORFEUIL.

« Cette femme l'aime ». Lis, lis, le croiras-tu.

SOPHIE.

Oui, Monsieur, je le crois.

DORFEUIL.

A merveille! «Elle consent à combler ses vœux »,

SOPHIE.

Oui, Monsieur, elle y consent.

DORFEUIL.

« Elle signera ».

FRANÇOIS.

Oui, Monsieur,

DORFEUIL.

« Il est en ce moment même à ses pieds, où il lui » jure qu'il n'aura jamais d'autre femme qu'elle ». Le croiras-tu ?

SOPHIE.

Eh! Monsieur, comment ne le croirais-je pas!

DORFEUIL.

Bravo! «Le contrat est signé ». Le croiras-tu?

SOPHIE.

Oui, Monsieur, je le crois.

FRANÇOIS.

Il l'est, Monsieur.

DORFEUIL.

Comment?

SOPHIE.

Le voilà ce contrat, et il n'y manque plus que votre signature.

DORFEUIL.

Que vois-je!

LINVAL.

Linval, qui jure à ses pieds, comme vous le dites, un amour éternel.

SOPHIE.

Oh! je vous crois, Monsieur, je vous crois!

DORFEUIL, (*voyant Formond.*)

Ah! grands dieux!

FORMOND.

Monsieur de Formond, l'oncle du jeune homme qui vous remercie d'écrire en son nom.

DORFEUIL, (*voyant Germain.*)

Ciel!

GERMAIN.

Le fidèle Germain, son valet, pour vous servir,

SCENE XVIII et DERNIERE.

LES MÊMES, Mlle. BRUNO, (*accourant.*)

MONSIEUR, Monsieur, l'on vous a trompé, ce sont les médecins véritables que vous avez renvoyés, je vous les ramène.

DORFEUIL.

Je suis joué, mais je ne consentirai jamais à cette union.

FORMOND.

Je sais les droits que vous avez sur Sophie; mais nous connaissons vos indignes manœuvres.

SOPHIE.

Sans mon bonheur, je serais furieuse.

DORFEUIL, (*à François.*)

Ah! traître! c'est sur toi que je pourrai me venger.

FRANÇOIS.

Comment donc, Monsieur, vous vouliez le bonheur de votre pupille, n'y ai-je pas réussi?

SOPHIE.

Oh! oui, Monsieur.

LE MÉDÉCIN.

Faut-il toujours conseiller à la malade d'aller prendre les eaux?

DORFEUIL.

Eh! faites ce que vous vous voudrez, maintenant. C'est abominable!.... M'avoir trompé de la sorte, moi qui t'aurais donné de mon amour toutes les preuves!..... Je t'abandonne!..... Et vous maladroit d'intendant, traître de François, coquins de

valets, ignorans médecins, allez vous-en tous au diable, que je ne vous revoye jamais. (*Il sort.*)

LE MÉDECIN, (*à part.*)

Ignorans, nous !... Mais il ne nous connaît pas cet homme-là ?

GERMAIN.

Il n'a pas signé.

FORMOND.

Soyez tranquille, quand il s'agira de rendre ses comptes, il signera sans difficulté.

LINVAL.

Et vous, ma chère Sophie, si vous vous croyez encore malade, le bonheur et l'amour acheveront de vous rendre la santé.

SOPHIE.

Je ne me souviens plus d'avoir souffert.

VAUDEVILLE.

Air nouveau, du cit. Doche.

FORMOND.

Mon ami, je te félicite,
Possede l'objet de tes vœux,
Mais pour l'avenir je t'invite
A toujours en être amoureux,
Sur tout je t'engage à tout faire
Pour conserver ce doux lien,
Car ta malade saura plaire
A tous ceux qui se portent bien.

LINVAL.

D'aujourd'hui près de ma Sophie,
Enchaîné, fixé, sans retour
Je crains pour toute maladie,
Seulement de mourir d'amour.
Mais aux bras d'une tendre amie,
Mourir c'est le suprême bien,
Qui meurt ainsi toute sa vie,
Peut dire qu'il se porte bien.

FRANÇOIS.

Chacun voudrait une recette,
Pour se conserver la santé,

J'en vais donner une parfaite,
Que ne sait pas la Faculté ;
Ayez la conscience pure,
De tems en tems faites le bien,
Puis, laissez agir la nature,
Vous vous porterez toujours bien.

LE MÉDECIN.

Une ingratitude profonde
A gâté tout le genre humain,
On ne sort jamais de ce monde
Sans le secours d'un médecin ;
Malade, chacun nous admire,
A guérir, que gagnons-nous? rien,
Car de nous l'on se met à tire,
Sitôt que l'on se porte bien.

GERMAIN.

Lorsqu'un censeur un peu sévère,
Par un sort aux auteurs fatal,
Même quand on cherche à bien faire,
Avec esprit trouve tout mal,
Craignant de lui quelque boutade,
Tous ceux qu'il ne ménage en rien,
Sans vouloir qu'il soit trop malade,
Ont peur qu'il ne se porte bien.

SOPHIE, (*au public.*)

Par le bonheur je suis guérie ;
Mais je pense, hélas! en tremblant,
Qu'une rechûte pour Sophie,
Est bien à craindre en cet instant,
Ecartez jusqu'au moindre orage,
A mon cœur ne manquât-il rien,
Il faut encor votre suffrage,
Pour se trouver tout-à-fait bien.

Fin du troisième et dernier acte.

Nota. Les personnes qui désireraient se procurer les airs et morceaux d'ensemble de ce Vaudeville, sont priées de s'adresser directement au cit. DOCHE, au Théâtre, rue de Chartres.

Fautes à corriger.

Pag. 7, avant le couplet, *lisez* Air : *Jettez les yeux sur cette lettre.*
Pag. 66, avant le couplet, *lis.* Air : *Cet arbre apporté de Provence.*